



Indifférence

Faire parler une langue,
Explorer l'indifférence. faire parler un souffle,
faire parler un cri.

Construire un langage futur, où le sens a un son, où jaillissent des néologismes, des mots-valises, des échos de langues, où la ponctuation est un personnage.

Transmettre le ressenti brut de la langue à la vitesse des mots ; dans une sorte de rumination, de mastication verbale, en jouant sur des redondances de séries. Tenter l'expérience de la déconjugaison où le verbe, laissé intact, se déclinerait exclusivement à l'infinitif.

Écrire un texte sur un point particulier ou un lieu banal, accompagné d'un visuel, en tentant de décortiquer, en textes courts et en images, la conscience composite que l'on a de ce point, de cet endroit. Faire des poèmes, dans une mise en mots aux allures de mise en pièces - découpes au scalpel dans l'à-vif d'un contexte qui force l'attention, touche aux limites.

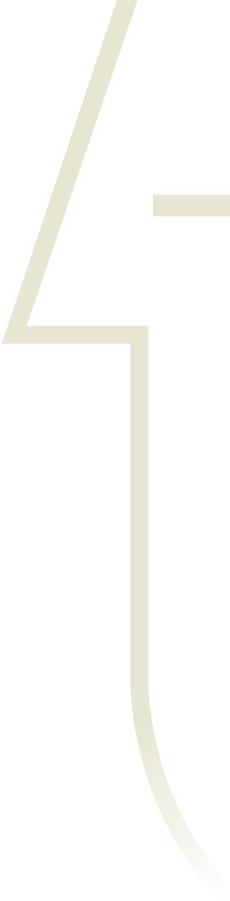
L'écriture est trace. Contrairement au signe, la trace n'est pas propre : elle salit, elle déborde, elle raye. Elle est tout sauf innocente. De la présence qui l'a produite, la trace ne conserve jamais qu'un reste. Mais dans le milieu où cette trace apparaît, elle inaugure une autre présence : un supplément de pensée, un supplément de sens.

Dans l'écriture considérée comme une trace, il y a donc simultanément perte et progrès. Ce que nous lisons reste un artefact où l'écriture fait disparaître la présence vivante de la langue mais, conservant une trace de ce qui a été dit, cet écrit nous permet de différencier, d'identifier les discours, de les classer, de les archiver et de les inscrire dans une mémoire collective, un savoir commun, une culture.

Onze collectifs nous livrent ici leur version de l'indifférence. Mis en syntaxe au sein de ce recueil, leurs mots acquièrent une dimension physique chargée d'exprimer au mieux ce mélange de signification et de matière dont la notion est porteuse. Quoi de plus jouissif que de s'approprier les outils qui nous permettent de marquer un monde qui nous a marqué comme *autre* ? Il s'agit de saisir que les mots importent, que les catégories que nous inventons et utilisons sont des outils solides à l'intérieur d'un arsenal conceptuel qui nous engage. Car le langage et l'écriture opèrent sur le réel, et le simple fait de nommer a des conséquences dont il faut pouvoir répondre.

Aurélie Ehx

Indifférence



Simma

asbl

SIMA est un lieu de rencontre, de participation, d'échange, d'information, d'ouverture, d'engagement et de promotion de l'éducation sous toutes ses formes. Un lieu d'apprentissage du vivre ensemble et du respect des différences d'autrui, un lieu d'éducation à la citoyenneté, de ressources et de services, ouvert à tous et aux personnes immigrées des quartiers de Saint-Josse-ten-Noode et de Schaerbeek plus particulièrement.

Nous avons participé à ce projet car il nous a semblé particulièrement intéressant que les élèves de FLE (français langue étrangère) puissent s'exprimer par rapport à leur immigration en Belgique. C'est dans cette optique que nous avons travaillé.

Avant d'aboutir à une production finale, des séances de photolangage et de mise en situation ont été réalisées afin de stimuler leur créativité. Durant ces séances, les apprenants ont été amenés à créer des personnages et à les mettre en scène dans un contexte choisi par eux-mêmes. C'est seulement par la suite que nous avons pu mettre des mots sur les actes et les éléments majeurs par écrit.

Ces ateliers d'écriture ont demandé un travail de longue haleine qui s'est achevé sur une histoire biographique romancée. Celle-ci pourrait concerner tous les étrangers arrivant en Belgique; nous avons voulu être le plus proche possible de la réalité tout en gardant une part de fiction.

Si seulement...

Je me souviens. Enfant, j'habitais tout en haut d'un immeuble. Je n'aimais pas monter et descendre toutes ces marches pour aller et revenir de l'école. Ce n'était pas une question de sport mais plutôt une question de motivation.

En effet, rien de très motivant ne m'attendait chez moi, ni à l'école d'ailleurs. Enfant, j'étais insouciant, indifférent au monde qui m'entourait. Un monde que je ne comprenais pas, qui ne me comprenait pas non plus.

J'ai grandi tant bien que mal dans ce pays, cherchant à me créer une place dans une société qui ne voulait pas de moi. Voir son pays indifférent à ses habitants sous prétexte qu'ils n'ont pas la même couleur de peau, ne sont pas de la même ethnie, ne sont pas de la même religion, parce qu'ils sont pauvres ou encore parce qu'ils ne sont pas de la même orientation sexuelle, tant qu'on y est... Ce n'était pas une vie.

Malgré tout cela, je me suis marié et j'ai eu deux enfants: un garçon et une fille. Pendant cinq années, nous avons vécu heureux parce que nous étions ensemble et que chacun s'épaulait.

Et puis un jour, ce fut le drame. En rentrant du travail, j'ai retrouvé ma maison en feu: mon fils de 4 ans et ma fille de 5 ans gisaient sur le sol à moitié morts... Quant à ma femme, ma pauvre femme, je l'ai retrouvée nue dans le jardin. Les soldats l'avaient violée l'un après l'autre, encore et encore, jusque son dernier souffle.

Je l'ai enterrée moi-même au fond de notre jardin...

C'était décidé, il fallait que je mette mes enfants à l'abri et leur permette d'avoir une vie meilleure que ce que j'avais eu. C'est ainsi que nous avons décidé de rejoindre la Belgique. J'avais entendu parler d'un passeur qui nous ferait transiter par l'Allemagne pour rejoindre la Belgique sans aucun problème, moyennant une somme qui ne laisse personne indifférent.

Après plusieurs jours de voyage dans la crainte d'être surpris, nous sommes arrivés à Bruxelles.

Il faisait froid, il faisait gris, un temps à ne pas mettre un chat dehors comme on dit en français. Le passeur nous avait indiqué un café où l'on pourrait nous aider pour la suite, moyennant finance bien sûr. Le patron du café m'a dit que je devais aller introduire une demande d'asile à l'office des étrangers.

Le lendemain matin, il me réveilla très tôt et me déposa devant l'office des étrangers. Il était 4h00, il neigeait et c'était déjà la file devant la porte. Plus d'une vingtaine de personnes attendaient. Je ne sais pas combien de temps j'ai attendu mais cela m'a paru une éternité. Et puis enfin, la porte s'est ouverte, on nous a demandé notre pays et on nous a donné un numéro.

Assis sur ma chaise, je regardais les gens défiler, et je me disais que mon tour n'arriverait jamais. Et effectivement, il n'est pas arrivé ce jour-là car quand la personne a cité mon numéro, je ne l'ai pas compris. On m'a donc dit de revenir demain, tout simplement, en toute indifférence. Le lendemain matin, je me suis levé encore plus tôt pour être dans les premiers. La porte s'est ouverte, j'ai reçu un numéro. Cette fois-ci, pas question de laisser passer mon tour, le patron du café m'avait accompagné. Puis j'ai été entendu par une personne complètement indifférente à ce que je lui racontais. Je lui racontais mes douleurs, ma vie, comment j'étais affecté par la situation dans mon pays, pourquoi j'avais dû fuir... et en retour je n'ai eu droit qu'à des "hum hum". Depuis ce jour, le temps a passé sous les ponts, je ne sais pas pourquoi cela me revient aujourd'hui et en moi-même, je me disais "Comme c'est drôle!" en arrivant pour la énième fois à l'office des étrangers où j'avais un rendez-vous. J'étais face à une cage d'escalier et je me disais qu'il y a sans doute deux façons de le prendre: soit on le monte, soit on le descend. En deux mots, soit on trouve une solution à ses problèmes, soit on n'en trouve pas...

Et dire qu'il y a déjà tant d'années que les services publics me donnent de faux espoirs pour obtenir la nationalité belge! Tant d'années de galères et de preuves à fournir pour montrer ma réelle motivation à m'insérer dans la société... Car, oui, moi, j'étais motivé à travailler dans ce pays et je voulais bien le prouver. Tant de papiers à remplir, de moins en moins d'aides de l'Etat et toujours des galères, de plus en plus de galères. Aujourd'hui, j'ai un rendez-vous avec un responsable du service public et j'ai tellement peur de rentrer dans mon pays car plus rien ne m'y lie vraiment... J'ai tant envie de rester en Belgique, ce si beau pays dans lequel je n'ai malheureusement pas trouvé de travail, soi-disant parce que c'est un pays en crise, que je suis étranger, que je ne parle pas assez bien français, que je suis trop différent, que je ne comprends pas les gens, que je n'ai pas assez d'argent pour bien m'habiller. J'ai envie de monter cet escalier pour aller de l'avant et tirer enfin un trait sur le passé.

Quand je suis arrivé en Belgique avec mes enfants, nous ne parlions pas français et je ne pouvais même pas les aider à faire leurs devoirs. Grâce au soutien que j'ai reçu tout le long de mon parcours, j'ai pu inscrire mes enfants dans une école de devoirs. Il est vrai que quand ils sont arrivés le premier jour à l'école, les autres enfants les traitaient de sales étrangers, de bougnouls... ils étaient la tête de turc de la classe, les boucs émissaires du groupe. Mais à l'école de devoirs, ce n'était pas le cas: ils étaient tous étrangers, alors Turc ou Congolais, ça n'avait pas d'importance. Moi, j'ai trouvé des cours de français dans la même association et je peux vous dire que je me suis vraiment inséré en Belgique! Au fil des années, j'ai mémorisé et me suis habitué à chaque odeur, chaque paillason, chaque défaut de chaque locataire de l'immeuble social dans lequel j'habite. J'ai travaillé en noir en plus de l'aide sociale pour arriver à nouer les deux bouts.

Moi, je m'étais habitué à ce pays qu'est la Belgique, à sa culture, au rythme de vie. Tout ce qu'il me manquait c'était un emploi... En arrivant à l'étage indiqué sur ma carte de rendez-vous, un homme m'attendait, debout, fixe, rigide, le regard tranchant. Avec lui, soit ça passerait, soit ça casserait; mais j'allais le savoir tout de suite! Il m'a posé de nombreuses questions sur mon rythme de vie, mes activités, mes formations suivies, ma situation familiale, mes objectifs et mes motivations à devenir belge. Notre entretien s'est terminé sur un bruit de cachet apposé sur mon dossier; j'allais connaître sa décision dans les jours à venir, par courrier.

La lettre tant attendue est enfin arrivée aujourd'hui. J'ai reçu la nationalité belge définitivement mais je comprends que l'on ne peut accueillir tant de gens dans un si petit pays. C'est pourquoi je ne peux que vous encourager dans votre démarche et vous conseiller d'y croire car si vous y croyez, votre projet aura déjà bien avancé!

Sous le soleil

Senay est une jeune femme turque douce et serviable de vingt-trois ans, mariée à un homme avare et strict, Selahattin. Ces deux adultes sont mariés depuis environ dix ans... mais les années n'ont pas d'importance, seul l'amour compte vraiment. Du moins, c'est ce que l'on peut penser en voyant un homme et une femme qui ont une telle différence d'âge, d'autant qu'ils sont tous les deux au chômage. Mon intention n'est sûrement pas de faire leur procès, moi humble voisine de ce couple. En effet, Senay a été livrée à elle-même sans l'aide de son mari, il y a quelques jours. Oui, Selahattin est parti en vacances seul sous prétexte qu'il n'avait pas suffisamment d'argent pour emmener sa femme avec lui. Mieux encore, c'était une destination paradisiaque: il est parti sous le soleil d'Istanbul alors que toute sa famille est en Belgique depuis des années. "Mais qu'est-il allé faire si loin de sa femme?", me demandais-je avant-hier soir lorsque Madame Senay frappa à ma porte pour me demander de l'aider à éponger sa cuisine suite à une inondation causée par un dysfonctionnement de la machine à laver. Evidemment, je n'allais pas la laisser seule dans ce désarroi, pas comme son mari!

En épongeant le parquet avec Senay, j'ai vite compris que leur couple battait de l'aile et que son mari était parti dans son pays natal pour se ressourcer ou, en tout cas, déconnecter de son quotidien... bien que vivre avec une si charmante épouse ne devrait pas poser de problème, d'après moi. Son mari ne prétend pas revenir puisque l'hôtel est réservé pour encore dix jours et laisse encore plus déçue sa femme sans qu'elle ne sache qui contacter pour réparer la machine et le parquet qui boit l'eau comme un bébé suce la tétine de son biberon.

Après de longues heures de nettoyage dans le petit appartement de Senay, je suis rentrée chez moi en l'invitant à manger pour lui éviter d'autres tracas. Je lui ai ensuite conseillé de rentrer chez elle pour se reposer et lui ai promis que je passerai le lendemain pour réparer sa machine car, heureusement pour elle, je m'y connais juste un peu en réparation d'électroménagers. Ce petit peu ne suffisait hélas pas et le vendeur ne voulait pas venir constater les défaillances, soi-disant que l'appareil n'était pas sous garantie... Evidemment, il préconisait de changer de machine! En attendant, ma voisine était seule dans une situation terrible et sans aide. C'est ainsi que nous avons tenté une solution intermédiaire: Senay a laissé une machine défectueuse et un parquet encore humide à son mari... et tant qu'il ne reviendra pas, elle logera chez moi.

genres pluriels

Genres Pluriels est une association qui met en avant l'existence des personnes aux genreS fluideS (transgenreS, transqueerS, cross-dresserS, traNSvestiEs, androgynes...) et intersexeS.

Au-delà des classifications binaires et pour des continuums des genres, exprimés à travers des genres/rôles sociaux libres.

Une voiture ne regarde rien... *Antonin*

Genres Pluriels (1000 Bruxelles)
www.genrespluriels.be

Atelier d'écriture en deux temps

Le 24 novembre au Micromarché lors du festival "Tous les genres sont dans la culture"

Une petite mise en scène sous l'œil subjectif du miroir qui prend la forme d'une coiffeuse à deux places. Agrémentée de toutes sortes d'éléments: figurines animales, photos, plaques de médicaments, os, sculptures, fourrures, coquillages, cowboys, indiens, soldats, objets taxidermistes...

Un endroit où on maquille les feuilles blanches. Dans un espace public.

Des accessoires de décoration pour soi: chapeau, moustache, nez rouge, lunette, postiches...

Un appareil photo jetable.

A table!

Le principe: qui participe s'installe... Face au miroir, à son image ... Dans son dos...

En d'autres termes, on se voit, voyant, étant vu voyant. Situation peu confortable pour l'écriture mais en rapport direct avec le sujet qui nous anime.

On écrit, tantôt déguisé, caché face au miroir ou derrière soi... Avec *in fine* le choix d'immortaliser l'instant à l'aide d'un appareil photo jetable en utilisant les objets présents pour faire sa propre mise en scène.

Le 15 décembre dans le cadre de l'atelier d'écriture de Genres Pluriels.

L'indifférence... Plus manichéen... Tu meurs...

Vade retro dissertation, jetuyelnousvousyels' en pose subie ou sur piédestal.

Le processus continue en reprenant l'image du miroir... Pour proposer à l'indifférence certaines facettes de son facies.

Qu'est-ce qui se passe? Chacun choisit un thème qui l'indiffère: dans la fiction, l'absolu, le quotidien, le vrai, le faux, l'extravagant...

- Le texte fourni reposera sur ce thème.
- L'indifférence sera le narrateur.

On ne parle pas de l'indifférence,

A charge et sur son dos...

Enfui, lové au creux... Dans un trou.

C'est elle qui s'exprime, se raconte par le miroir déformant de la nature humaine.

Un levier d'écriture ludique pour la route: le thème choisi est entré dans un générateur de titres sur le web. Concrètement, vous entrez vos nom, prénom et le générateur choisit pour vous le titre et la couverture de votre prochain roman, et ce de façon aléatoire.

Ici, on entre dans le générateur le thème choisi, ex. *la famille*. Le sous-titre suivant apparaît: *L'alphabet des opposants*. L'indifférence s'exprimera sur le thème de *la famille* avec comme petit détonateur *l'alphabet des opposants*.

Cinquante minutes...

Les textes qui suivent ont été écrits dans le cadre de l'atelier d'écriture de Genres Pluriels. Ils ont été lus et commentés. Les participants ont eu le loisir de la retouche...

1 Yel: il et elle en un; c'est la manière utilisée chez Genres Pluriels pour "unir les sexes" dans un même déterminant (idem pour toustes, cf. infra).



les insectes

La révolte d'une servante

Chaque seconde naissent mille milliards d'insectes.

Chaque seconde meurent mille milliards d'insectes.

Chaque seconde naît un bébé humain et demi.

Chaque seconde, l'être humain produit une tonne d'insecticide.

Chaque seconde meurt un être humain.

Une fourmi mesure de deux à six millimètres.

Une abeille mesure de six à dix millimètres.

Une termite mesure de deux à six millimètres.

Un papillon mesure de un à cinq centimètres.

Un être humain mesure de cent trente centimètres à deux mètres.

Un être humain adulte pèse de quarante à cent cinquante kilos.

Une fourmi est un insecte social à six pattes vivant en communauté dans des fourmilières pouvant contenir de six cents à plusieurs millions d'individus.

L'être humain est un mammifère social à quatre pattes vivant en communauté de six mille à plusieurs millions d'individus.

L'être humain se déplace sur ses deux membres inférieurs.

Les communautés fourmis sont divisées en différentes castes d'individus dont les tâches sont bien définies. Il y a les sexuées (mâle, femelle), les soldates asexuées, les nurses...

L'abeille est un insecte social à quatre pattes et pourvu d'ailes, vivant en communauté dans des ruches pouvant contenir de six mille à cent mille individus. Certaines abeilles sont solitaires mais elles sont en minorité. L'abeille travaille dès sa naissance et s'occupe de différentes tâches tout au long de sa vie, qui peut aller jusqu'à quarante-cinq jours. Le jour de sa naissance, elle commence par nettoyer des alvéoles. Ensuite, au fur et à mesure de l'apparition de ses organes, elle nourrit et s'occupe de la reine.

Une fourmi soldate peut vivre jusqu'à trois ans. Une fourmilière dispose d'une seule reine qui peut vivre jusqu'à quinze ans. C'est la seule femelle qui peut produire des petits. Elle peut pondre plusieurs millions d'œufs.

Un être humain peut vivre jusqu'à passé cent ans. Le jeune adulte commence à travailler vers vingt ans. L'être humain adulte doit lui-même définir la tâche qu'il souhaite accomplir. Parfois, et même souvent, il ne trouve pas.

Une femelle humaine met bas en moyenne un à trois enfants durant les quarante premières années de son existence. Dans certaines contrées, les femelles mettent au monde jusqu'à dix voire quinze petits.

Les fourmis élèvent des pucerons afin de recueillir leur miellat. Les fourmis sont omnivores. Les abeilles butinent les fleurs et se nourrissent de pollen. Les êtres humains sont omnivores, ils élèvent d'autres mammifères pour les manger ou pour recueillir leur production. Ils disposent aussi d'animaux dits de compagnie, souvent des mammifères.

Les insectes sont adaptés à tous les environnements terrestres, sauf les pôles antarctique et arctique. Les êtres humains se sont adaptés à tous les environnements terrestres sauf les pôles antarctique et arctique.

Les insectes ont envahi la terre il y a plus de dix millions d'années.

Les êtres humains peuplent la terre depuis plusieurs centaines de milliers d'années.

Les insectes ont développé des techniques sophistiquées de construction, de ventilation, de climatisation, d'isolation. Les êtres humains commencent à s'intéresser aux techniques de construction, de ventilation, de climatisation et d'isolation peu énergivores.

Les insectes ont des carapaces remplies de chitine, liquide transparent. Les êtres humains sont des mammifères vertébrés disposant d'un système sanguin, liquide rougeâtre appelé *sang*.

Les insectes hibernent en hiver dès que la température est trop basse. Les êtres humains sont tout le temps en activité, grâce à un système de chauffage très gourmand en énergie leur permettant de garantir une température optimale et ce même en hiver.

la faim

Le massacre des insectes



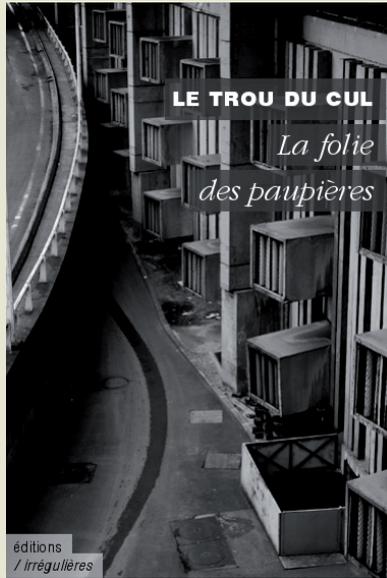
Je permets à l'homme bien nanti de consommer, sans regrets ni remords, plus que la planète terre ne produit.

Cela sans tenir compte des contrées défavorisées où les habitants en sont réduits à tuer les insectes en grand nombre pour se procurer un peu de protéines. Toujours grâce à moi, les occupants des pays riches en arrivent maintenant à envisager le massacre des insectes pour continuer à se suralimenter.

Malgré les avertissements répétés des associations écologiques et scientifiques signalant l'effet néfaste des insecticides chimiques sur les plantations, je donne un blanc-seing à de nombreux agriculteurs qui répandent des produits toxiques sur leurs cultures. Cette pratique a pour conséquence une hécatombe dans les populations d'abeilles polinisatrices. Et s'il n'y a plus d'abeilles, il n'y a plus de fruits.

Ainsi je suis à l'origine de l'inconscience et de l'aveuglement des êtres humains qui sont lancés à pleine vitesse dans un processus d'assèchement des biens de première nécessité. Cela va avoir pour conséquence de rendre la terre inhospitalière.

Je suis donc le pire ennemi des insectes et de tous les êtres vivants de la planète bleue...



le trou du cul

La folie des paupières

Perso, le trou du cul me laisse de marbre.

Il fait son œuvre comme il l'entend. Je n'ai absolument pas besoin de m'en mêler.

Imaginons: *Je trouve, trou du cul, que tu pourrais te montrer sous une meilleure image!*

ou *Pourquoi es-tu si lent à la réponse? Et puis, c'est un brin indécent, non?*

Lui ne se pose pas en conquérant du monde!

Il se positionne dans sa tâche sinueuse et constante avec ses coups d'éclats de temps en temps.

Je me souviens d'un jour où les paupières ont exigé des comptes parce qu'elles estimaient que le repos *C'était sacré!*

Tout le monde devait s'arrêter quand elles annonçaient la nuit!

Ouh, le bordel!...

Conséquence, le trou du cul a fermé les vannes.

Insomnie pour les paupières!

Pourquoi devrait-on chercher des poux sur la tête d'un chauve à chaque fois qu'il baye aux corneilles?!

Les paupières remises au pas, elles ont lâché la pression...

Un bienfait pour toustes.

Conclusion: S'occuper de ses fesses est salutaire pour bien des choses.



l'indifférence

La progéniture des fantômes

Un mardi, au sortir du ventre d'une mère...

Passé le porche, la première bouffée d'air transperça ma trachée, emportant avec elle le vide qui l'emplissait, faisant de mon petit être et pour l'éternité, un dépôt d'alluvions.

Dès lors, je compris et malgré moi, que *l'enfer c'est les autres.*¹

Dans la même journée, une paire de ciseaux, d'un format qu'il ne me sera plus jamais donné à voir, coupa net mon cordon.

Sur la rive de ce qui allait devenir mon ombilic, mon regard parcourut un tuyau amputé jusqu'à son embouchure, un détroit sur le vide.

Cet espace infini serait le piédestal du dernier moignon de sens que l'existence m'offrirait:

*Je est un autre.*²

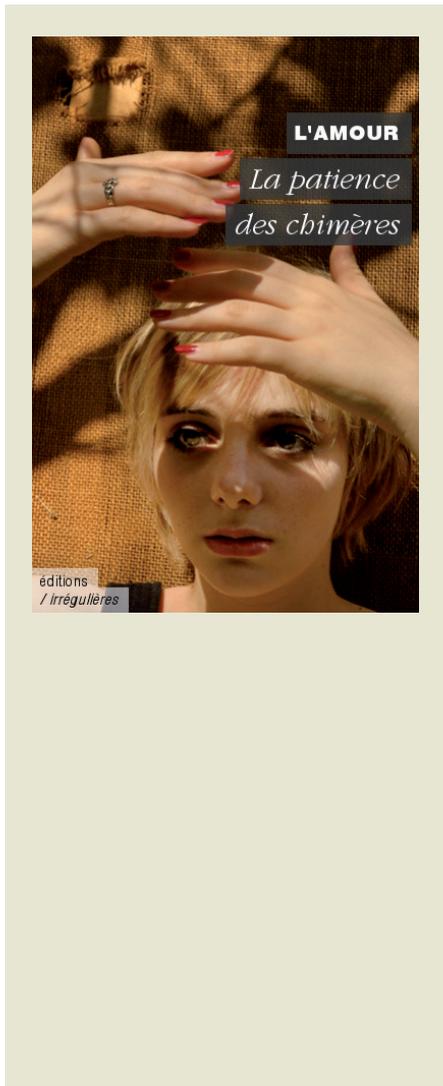
Trois kilos neuf cents grammes d'indifférence qui n'en finissent pas de pousser.

¹ Jean-Paul Sartre

² Arthur Rimbaud

l'amour

La patience des chimères



Les chimères elles m'indiffèrent.
Ces êtres assoiffés de critique.
Sans cesse aux aguets du petit hic.
Leur seule raison de vivre,
C'est l'amour et ses dérivés.

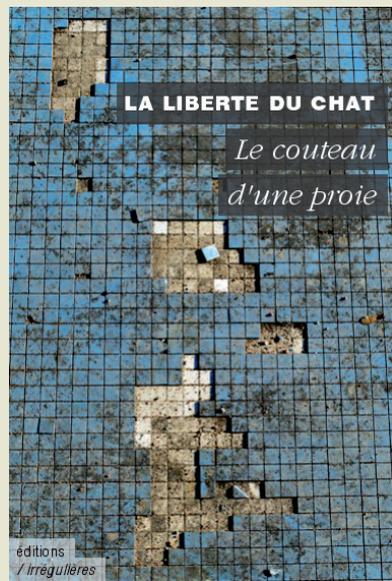
Les chimères elles me pompent l'air.
Leur triste existence...
En ont-elles conscience?
Déblatérer, diffamer,
Mais quel temps gâché!

Les chimères, toutes des mégères!
Des ganglions remplis de venin,
Pourquoi épargner ses voisins?
Le malheur des autres, croustillant!
Tout est bon à se mettre sous la dent.

Les chimères, bande de grossières!
Fouiner dans la vie des gens,
Planquées derrière un paravent,
L'indiscrétion...
Leur rôle d'espion.

Les chimères, à jeter par la fenêtre!
Passionnées d'amour,
Elles détestent le glamour.
Des cris, des larmes, des ruptures!
Avec elles, aucune censure.

Les chimères elles m'indiffèrent.
Mais qu'est-ce qu'elles m'exaspèrent!
Elles ne connaissent même pas mon existence...
Moi! L'indifférence.



le chat

Le couteau d'une proie

Tapi dans l'ombre, aux aguets, les oreilles relevées, les pupilles brillantes et immobiles, suivant sans relâche sa proie, prêt à bondir, les pattes arc-boutées...

Le chat surveille, patiente, attend.

Il l'a vue...

Attend le moment propice où il pourra se jeter sur elle.

Dans l'indifférence, un petit rongeur va se faire trucidé...

Haché... menu.

Qui s'en soucie? Personne!

Ledit rongeur est considéré généralement comme nuisible.

Est-ce que quelqu'un prendra fait et cause pour la future victime?

Je ne pense pas...

Un chat s'en fout.

Ce qui l'intéresse et le motive, c'est son instinct de chasseur.

Le sort de la souris l'indiffère.

Il veut juste chasser pour se nourrir, pour le plaisir...

La satisfaction instinctive de faire souffrir... Au final,

Tuer! Sans autre forme de procès.

Une proie n'a pas de couteau pour se défendre. Pas de griffes rétractables, coupantes comme des lames, ni de canines longues et pointues.

L'atout majeur du chasseur est d'être une machine à tuer.

- Chat: 1

- Souris: 0

La préoccupation de la lente agonie?

La mise à mort peut être longue... La souris est un jouet...

Avec qui l'on peut déjeuner... sadiquement? Avant sa mise à mort...

Il pourrait laisser filer le rongeur...

Mais nous ne sommes pas dans Tom et Jerry.

Le chat ne se fait pas démolir, aplatir, écraser, trucidé, poignarder, défenestrer.

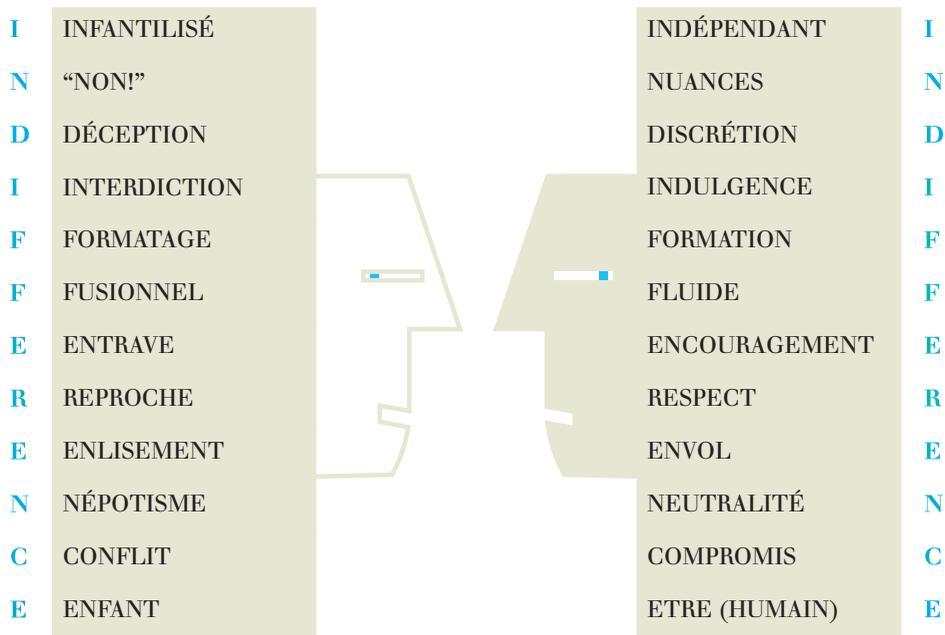
La réalité est autre, indifférente au sort de la proie.

Si les souris avaient assidument suivi les épisodes de Rambo, les choses seraient un peu différentes!

Mais je ne connais pas de souris qui regardent la télévision et plus spécifiquement les monologues intérieurs de Sylvester.

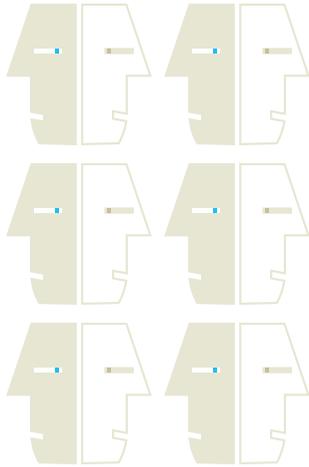
la famille

L'alphabet des opposants



Les auteurs

Gwen, Lola, Romy, Londé, Aurel et Max



Maison de retraite joli bois

En collaboration avec la Maison de l'Eveil et de la Santé.

Depuis sa création, la Maison de l'Eveil et de la Santé de Colfontaine propose des ateliers afin qu'adultes et enfants trouvent à travers ces activités un épanouissement tant personnel que collectif, pour une meilleure qualité de vie.

L'association a déjà collaboré avec la Maison de repos Joli Bois de Pâturages. Cette année, un nouveau pont a été créé entre les deux institutions grâce au projet de l'Autre "lieu". Un atelier d'écriture a été mis en place, spécialement autour du thème de l'indifférence, et ce fut un succès "a contrario" : l'émotion, le rire et les confidences ont été souvent au rendez-vous. Que de vie, de souvenirs et d'espièglerie dans ces femmes que j'ai côtoyées au fil des semaines.

Elles ont accepté d'être des princesses, de s'évader par la fenêtre, de réécrire Jean-Jacques Goldman, de chanter des berceuses de Mozart. Elles ont évoqué leurs douleurs et leurs bonheurs, leurs amours et leurs enfants. A travers des photos, des citations, des jeux, elles ont proclamé leur refus à l'indifférence.

Pour certains textes, les identités sont fondues dans la collectivité. Dans d'autres, chacune reprend ses droits à la différence. Voici le résultat de nos rencontres et des graines semées dans le champ de l'indifférence.

*Isabelle Baldacchino, animatrice de l'atelier d'écriture,
en collaboration avec Samia Saidat et Danièle Marécaux*

*Maison de retraite Joli Bois/Maison de l'Eveil et de la Santé (7340 Colfontaine)
www.maison-veil-et-sante.be*

“Je suis ravie d’avoir pu participer à cet atelier. Un grand merci à Isabelle et à Danièle de m’avoir ouvert le cercle de ces échanges. Je garde un souvenir très ému de ces heures d’écriture”.

Samia Saidat, animatrice à la Maison de l’Eveil et de la Santé

“Quel plaisir de redécouvrir mes résidentes. Je les ai vues autrement. Elles m’ont émue et tellement fait rire. L’écriture met en lumière beaucoup d’humanité, de générosité, en particulier autour du thème de l’indifférence”.

Danièle Marécaux, animatrice à la Maison de repos Joli Bois

“Avant de plonger dans l’indifférence, il faut apprendre à se connaître. Cinq séances, c’est peu et le thème est douloureux parfois. Alors, il faut entrer en douceur, pousser gentiment la porte, se mettre au rythme des participantes. J’aimerais vous les présenter, à travers leurs souvenirs, leurs doutes, leur imaginaire”.

Isabelle Baldacchino

“Entrez ici et vous ne trouverez personne d’indifférent, mademoiselle.”

“Vivre dans un home, c’est ne pas être indifférent car on sait qu’on vit en communauté.” (Rose U.)

Hier ... aujourd’hui... demain

Hier j’étais ce que je suis. Aujourd’hui, je suis... et je n’envisage pas l’avenir. Demain je serai ? Je l’ignore.
(Claire)

Hier j’étais dans une grande famille. Aujourd’hui, je suis dans un home.
Demain je serai encore ici, dans cette nouvelle famille.
(Eva)

Hier j’étais chez moi. Aujourd’hui, je suis ici. Demain je ne serai nulle part.
(Christiane)

Hier j’étais pleine de rêves, d’illusions, confiante. Aujourd’hui, je suis résignée.
Demain je serai en cendres sur la pelouse commune.
(Rose U.)

Si j’étais une reine...

Eliane: ma vie est une forêt luxuriante. Toujours à l’écoute des autres, j’essaie d’être la plus accessible, la plus patiente. Ça me permet de mieux comprendre les problèmes des autres. Je suis aimante parmi les miens, *réconciliante*. Je suis l’église au milieu du village.

Marina: je suis la reine des mers. J’ai beaucoup voyagé. J’aime me jeter dans l’eau, même si je ne sais pas nager. J’ai aussi aimé être tranquille, seule à la maison.

Alice: j’ai accompli des merveilles. J’ai élevé ma famille. J’ai travaillé. Mon *pagnon* a été célèbre. J’aime bien chanter aussi: j’ai une voix merveilleuse. Je suis aussi la plus coquette, mais chut!

Ruth: je suis un rubis rutilant. Je suis la plus gentille, je suis un bijou précieux pour les autres. J’ai eu plein de petits rubis: mes enfants, mes petits-enfants, mes arrière-petits-enfants.

Paula: je suis la plus courageuse. J’ai travaillé à 14 ans. J’aime aider les autres. J’ai soigné pendant trois ans mon mari Salvatore. J’ai élevé mes deux filles. Je suis cinq fois grand-mère (de Patrick, Véronique, Philippe, Cathy et Didier) et sept fois arrière-grand-mère (de Patrick, Maëlle, Ilana, Véréna, Tess, Darren et Lou).

Hélène: j’ai été charmante avec les plus grands guerriers, mais j’ai été charmée par un seul: Alphonse. J’ai été coquette. J’ai toujours été gentille et serviable. Mes patrons m’appréciaient. Les clients de la pharmacie m’aimaient beaucoup. J’ai toujours aimé aider. Je suis la plus douce.

Rose L.: je suis la rose des vents. J'aime rendre service. J'aime les bijoux, faire ma toilette. J'aime sortir, les réunions de famille, aller au restaurant. J'aime la grande musique, l'opéra, Beethoven, Mozart. J'aime rire et chanter. J'endors ma fille en chantant "la berceuse de Mozart": *mon bel ange va dormir*. Je voltige à travers la musique.

Martha: je suis la fée des marées. Fidèle, j'ai gardé tous mes amis, tout mon amour. J'ai été le repère de ma famille. Ma gentillesse, mon amabilité ont apporté de la joie autour de moi.

Une photo d'enfant, c'est une fée qui se penche...

- Oublie ton chagrin. Tu me touches avec tes pleurs. Je te souhaite d'être plus joyeuse dans tes jours à venir. Je te souhaite l'intelligence et la réussite. Je te souhaite la joie de vivre, de ne pas avoir faim, d'aimer tes parents de tout ton cœur, d'avoir un petit frère ou une petite sœur. Que ta vie soit un modèle!

Mais la petite fille n'est pas sûre d'avoir tout ça.

- *Do, l'enfant do, l'enfant dormira bientôt.* Je suis la bonne fée qui veillera toujours sur ton sommeil.

Des objets sur une table, des histoires qui s'inventent... Conversation des fées du joli bois.

- Je mets mes boucles d'oreilles pour être belle, afin de recevoir ma rose, en récompense de toute ma beauté. (*Héléna*)
- Moi, j'ai besoin d'un bon coup de fourchette pour gagner ma médaille d'or en sport. (*Eliane*)
- La fourchette, c'est pour manger les spaghett'. (*Marina*)
- Moi, j'ai gagné une médaille pour mes talents de danseuse. Je dansais la valse. J'ai même eu une coupe et je l'ai gagnée avec mon frère. (*Marina*)
- Moi, j'ai gagné une médaille d'or aux jeux olympiques pour la brasse et je ne sais même pas nager! (*Rose L.*)
- Mon mari a reçu cinq médailles pour des concours de chant à Mons. Il a été sur la scène du théâtre, avec un groupe de jazz. (*Alice*)
- J'ai aussi été une star. J'avais des boucles d'oreilles en diamant. Évidemment, pour une star de ma dimension, vous vous rendez bien compte... (*Rose L.*)
- Je viens de faire ma toilette. Regardez, j'ai les ongles rouges. J'aime me maquiller quand c'est la fête au home. (*Alice*)
- J'aime mettre du vernis sur tous mes ongles: les mains, les orteils, pour les jours de fête. (*Marina*)
- Quand j'étais jeune, je mettais du vernis rose et je faisais de grandes sorties. (*Martha*)
- Ah, un bon petit verre, une bonne liqueur! Boire un petit coup, c'est agréable. (*Alice*)
- Le vernis, je n'aime pas ça car sur mes ongles, j'ai l'impression que ça ne respire pas. Moi, je préfère le parfum de la rose. Elle est jolie et elle sent bon. Mais elle a un défaut: elle a des épines, je n'ose pas la cueillir. (*Ruth*)
- Cette rose, c'est la rose de mon jardin. C'est mon mari qui me l'a cueillie. Et cette poupée, je viens de l'acheter à mes deux filles. Moi, je n'en ai jamais eu. Je savais m'en passer, c'était la guerre. J'avais 12 ans. Mes parents étaient plus importants qu'une poupée. (*Paula*)
- À trois ans, j'ai eu une poupée qui s'appelait Manon. Elle était belle comme une image. (*Martha*)

Avec mes lunettes, je vois le monde.
Avec mes lunettes, je suis heureuse.
Avec mes lunettes,
j'imagine le bonheur. (Martha)

Les résidentes ont leurs mots à dire: des mots de femmes, de mères, de filles...

Entrez ici et vous ne trouverez personne d'indifférent, mademoiselle.

Être au home, c'est amener ses bagages, ses richesses avec soi. Ici, c'est un melting-pot de personnalités. Souvent, on a envie d'aider les autres, de s'aider l'un l'autre, ici, dans le home, pour rester humain. Ça nous empêche de nous isoler.

Pourtant, dans nos vies, à un moment donné, l'envie de voyager arrive. On juge qu'on le mérite après bien des sacrifices. Vouloir être seul ou avoir envie de partir, ce n'est pas être indifférent. Un moment de repos dans la nature permet la réflexion.

On se dispute aussi dans le home. Ça arrive, c'est normal. On apprend à se connaître. La dispute, c'est le contraire de l'indifférence. On se dit ce qu'on pense. L'être humain est fait pour communiquer, malgré son masque. Par contre, un homme et une femme seuls dans un parc, à deux sur un banc, anonymes, isolés ensemble, c'est la bataille du silence.

Pourquoi aller sur la lune? Pour marquer son indifférence aux souffrances sur terre? Avec cet argent, on pourrait faire vivre beaucoup de gens. Sur la lune, on ne vit pas. Mais il ne suffit pas d'aller sur la lune pour passer à côté d'une personne sans la voir. Elle pourrait être un chien, ce serait pareil. J'ai connu cette situation: un homme étendu par terre, qu'on laissait là parce qu'il avait trop bu. Il ne méritait pas l'attention. Ça m'a froissée.

La misère peut rendre indifférent à force de la voir. À un moment donné, la question se pose: donner à ces gens les entretient-il dans leur exploitation? Je donne à un pour soulager ma conscience. Mais après? Comment faire la différence, entre les vrais pauvres et ceux qui se font exploiter?

Tiens, la différence, parlons-en. La différence peut rendre indifférent ou, au contraire, provoquer un regard dérangeant. Mon fils handicapé a subi l'indifférence. On parlait de lui devant lui, sans lui adresser la parole. Elle rend aveugle, l'indifférence.

Moi, je ne suis pas indifférente à ce sourire, celui d'une belle fille, avec une belle peau, une peau de satin. Mon petit chat ne me laisse pas indifférente. On communique avec des caresses. Le mien s'appelle Bijou, un petit chat roux. Ça empêche la solitude, c'est une compagnie. Cet enfant sur la photo, il ressemble à ma petite-fille. Les enfants, ça ne laisse pas indifférent.

Vient alors la question de la mort. Tout le monde se la pose, jeune ou vieux. Peut-on être indifférent à la mort? On ne peut rien y faire, on l'accepte, mais elle fait peur. Parfois, la mort peut être un soulagement. Elle est la bienvenue.

Sur un air de JJ Goldman...

*J'accepterai la perte d'un être cher,
J'accepte d'être aveugle,
De me faire du mauvais sang
Pour mes enfants*

*Je prends tous les chagrins
Et risque toutes les douleurs
Je cherche un regard
Et le soleil qui se lève*

*Tout mais pas l'indifférence
Tout mais pas la froideur
Et l'éloignement
Et l'absence de sentiment*

*J'apprendrai la domination,
Et j'apprendrai la passion,
Pour une fleur qui s'ouvre le matin,
Pour un soleil qui se couche le soir*

*J'apprendrai la douleur physique,
J'apprendrai la douleur du cœur
Je jure d'être gentille
Ou je promets de haïr*

*Tout mais pas l'indifférence
Tout mais pas l'oubli
Et les hypocrisies
Sans rien ressentir*

*Je donnerais dix années
Pour garder ma fille en bonne santé,
Pour l'amour de mon mari,
Pour ne pas souffrir,*

*Pour l'amitié des autres,
Pour l'amour de mes enfants,
Pour la joie dans mon cœur,
Même si dix années, c'est beaucoup!*

*J'échangerais années mortes
Pour un monde sans guerre
Je chercherai mon grand amour
Et un monde sans misère*

*Je prends l'insouciance
La musique, les chansons,
Les chats et les bijoux
Je supporte tout*

*Pour le bonheur de ma fille,
Pour la chance, pour la mort
Pour le rêve d'une comédienne,
Pour que mon fils vive encore,*

*Tout mais pas l'indifférence
Tout mais pas la froideur
Et l'éloignement
Et l'absence de sentiment.*

**“Nous sommes peut-être vieilles, vous savez,
mais il y a tellement d'envie en nous.
Oh, tellement!” (Rose U.)**



Les ateliers de l'escargot

Les ateliers de l'escargot proposent des ateliers d'écriture littéraire depuis plusieurs années. Ces ateliers, animés par Fidéline Dujeu, permettent de travailler diverses formes d'écriture et de progresser dans son travail personnel tout en étant soutenu par la force du groupe. Le projet de l'Autre "lieu" sur l'indifférence a motivé les participants, non seulement parce que le thème était porteur d'écritures mais aussi parce que le projet permettait d'aller vers les lecteurs, la rencontre, le partage. Plusieurs ateliers ont été nécessaires pour aboutir à un texte collectif, patchwork de textes individuels. De l'image suggestive (recherche d'images dans des magazines, dessins spontanés, couleurs) à la contrainte formelle (lettre, liste, dialogue) en passant par le texte libre et libéré, les méthodes se sont succédées, les textes se sont écrits, ont été partagés, remodelés, se sont fait face et ont finalement trouvé leur place dans une suite aléatoire mais pas insensée.

Ateliers de l'Escargot (5650 Walcourt)
www.lesateliersdelescargot.be

Je n'ai pas de couleur, pas de voix ni d'odeur,
mais porte un nom synonyme d' "ignorer".
Parée d'une cape d'indolence et d'un masque de marbre,
je parcours les chemins depuis l'éternité.
Ce soir, je déambule, immuable, dans les rues d'une ville
avec la puissance infernale de ceux qui ne voient rien.
Impassible, je ne m'arrête pas sur l'enfant effrayé et perdu
ni sur la vieille si frêle tombée dans le caniveau.
L'enfant finira bien par retrouver sa route!
Quant à la vieille, je n'y puis rien,
elle a déjà rejoint celle de l'éternel repos.
Je passe ensuite, nonchalante, devant le corps amoindri du mendiant,
et reste sourde aux rires de celui qui le chasse à grands coups de bâton.
J'ignore les débris de trottoir avachis dans leurs vapeurs d'alcool
et n'ai que faire du maudit, sur le pont, que les eaux troubles attirent.
Des tourbillons du monde et de ceux qui s'y noient, je n'ai cure;
je glisse par dessus tout avec désinvolture.
Jadis, j'étais la grande amie des guerres,
celle qui tournait le dos aux blessures infâmes.
Aujourd'hui, le pouce, mon complice sur la télécommande
appuie en mon nom sur le petit bouton
pour balayer de son écran les images dérangeantes.
Je suis le pire de l'amour, le mieux de la couardise.
Mais je suis, quoi qu'on en dise, l'illustre de votre flegme.
Alors prends garde, toi le déçu, et toi le peureux, ou bien toi le fourbu;
je guette à l'ombre de vos chemins obscurs,
et pourrais m'infiltrer par la moindre fêlure
pour vous clouer à l'âme les douze lettres de mon nom:

Indifférence.

Blessure conjugale

Je regarde tes mains s'entortiller. Tes doigts se frottent, se serrent l'un contre l'autre. Des bêtes folles furieuses. Tes ongles coupés courts s'enfoncent dans la peau fine du dos de tes mains. J'imagine les crocs des hyènes excitées par l'odeur du sang. Elles s'agitent de plus en plus. Mon regard remonte sur ton visage crispé en attente de ma sollicitude. De mon pardon, peut-être. Tu préférerais sûrement une gifle cinglante. Elle te rendrait sourde et étourdie. Tu pourrais t'évanouir de peur et de honte. Glisser de l'autre côté de la réalité. Tes yeux désespérés, tes mains animales me sont étrangers. J'écoute ton souffle haletant comme une musique désagréable. La vue de ce spectacle pitoyable me laisse froid. De longues minutes s'écoulent. Rien.

L'indifférence, c'est

ne rien écrire pour en parler
te croiser en rue et poursuivre mon chemin
quand je dis je t'aime et que tu ne dis rien
éviter l'émotion des départs
se plaindre du manque de sel en regardant le J.T.
se dire qu'il fait froid dehors et que la voiture aura du mal à démarrer
ne voir en l'ivrogne qu'un homme qui a trop bu
ne pas laisser l'autre parler
le laisser parler et ne pas l'écouter
se dire pourquoi moi et pas les autres
pleurer devant un film mais pas à l'enterrement d'un copain
fuir ses émotions pour ne pas s'en faire
se dire que les méchants c'est pas nous
se taire, se révolter de l'intérieur, seul en pensant qu'un autre ira aux barricades
 et s'il se fait abattre,
 ce sera triste mais ce ne sera pas moi
dire Je au lieu de Nous
ne plus écouter les vieux, les parquer dans des mouiroirs pour ne pas les
 entendre se plaindre
ne plus écouter les jeunes, les parquer dans une communauté Pomme/dorée,
 les laisser se plaindre
sur les réseaux pour avoir la paix
être égoïste
être égocentrique
être président de la république
confesser tous ses péchés et s'en aller le cœur léger
se dire qu'une prière peut stopper la guerre

Bouton d'or

Accrochée à ses racines dans la terre froide et humide

Seule dans son bulbe à l'abri des regards vides
Elle écoute la mélodie du silence
Reliée à sa source d'existence

Autrefois, portée par son élan de légèreté

Son cœur chantait sous la couleur de l'été
Et son corps dansait l'amour dans un paradis de verdure
Resplendissante dans son habit de pétales d'or pur

Sans un murmure un jour elle s'est inclinée

Sous les pas d'hommes sans émoi et sans bonté
Sans hymne ni refrain elle a refermé doucement dans son écrin
Sa blessure mouillée de chagrin

Aujourd'hui face à sa solitude

Cachée des visages sans gratitude
Elle abreuve sa soif de liberté
De vivre autrement sans tricher

Centre-toi

Imagine que l'idéal est l'indifférence!
Noire est ton histoire, nuisible est ton regard,
Difficile de dissoudre ce froid sur toi,
Idiot celui qui croit
Fermés sont les volets de tes émotions,
Faux frissons, flamme froide, fuis tes peurs
Egoïste tu es l'ennemi de l'écoute,
Ressens-tu ton reflet rigide?
Existes-tu? ton âme étouffe!
Nuage gris, esprit imaginaire,
Centre-toi ... Mais pas sur toi!
ETRE INDIFFERENT.

Même pas mal

Je n'ai pas de préférence
Je ne crains pas la différence
Je ne regarde pas les infos à la télé
Ne passe pas mon temps à suivre
l'actualité

Libre à chacun de faire et de penser
ce qu'il veut
D'aimer ou de détester
D'aider ou de laisser faire

Ce n'est pas de ma faute si des gens
meurent de faim ou d'autre chose
Si on tue, blesse, emprisonne
Moi, je ne fais de mal à personne

L'indifférence, c'est

tourner la tête en passant devant la bohémienne allaitante
ne jamais sourire, ne jamais pleurer
reculer pour ne pas frôler
éloigner la main d'une autre main demandeuse
tourner la tête pour éviter un baiser
se redresser face à une injure
hausser les épaules face à la critique
baigner en permanence dans l'eau de la supériorité
s'abreuver de films de guerre et de meurtres
ne jamais laisser la parole à l'autre
ignorer les conséquences d'une remarque blessante
ne pas s'intégrer à une joie passagère
fermer son esprit à toute idée neuve
dormir un jour de printemps
boire un vin sans décrire les sensations vécues
oublier le velours des caresses
ignorer la féerie des changements de saison
rester imperméable à des bras qui se tendent
ne pas arroser une plante mourante
fermer les yeux devant un handicap
n'éprouver ni amour, ni crainte, ni peur
bannir toute déconvenue
ne pas chanter par crainte du ridicule

Marion et Katia sont en ville : un 23 décembre

- T'as vu?
- Quoi?
- Là-bas, sous l'arbre à côté du banc? Un mec vient de tomber sur son chien.
- Ouais, un clodo sans doute!
- On devrait p't'être aller voir, non?
- Hé, ho... On n'a pas que ça à faire!
- Mais juste pour s'assurer qu'il respire encore...
- Qui? Le clodo ou le chien? Si c'est le clodo qui respire plus, y faudra prévenir les flics, l'ambulance, attendre tout ce petit monde pour faire une déposition, etc. T'as vu l'heure? J'ai pas fini mes emplettes pour Noël et les magasins vont bientôt fermer!
- Oh, putain, ouais t'as raison. Ma mère m'a demandé de passer chez le traiteur commander la dinde et les zakouskis... Mais pour le clodo, on fait quoi alors?
- Rien!
- Même pas prévenir les autorités, et puis on se barre?
- J'ai pas mon gsm.
- Moi oui, sauf que j'ai presque plus de crédit sur ma carte, et que je dois encore appeler Guillaume pour lui demander ce qu'il pense de ma jupe noire fendue pour le réveillon chez ses parents. Ça va prendre un max de temps!
- Et ben voilà; pas de temps, pas de crédit gsm, y fait froid et j'ai pas envie de me geler! Alors, on fait mine de rien. Tiens, tourne la tête de l'autre côté, on s'approche du clodo. Y manquerait plus qu'il nous demande de l'aide!
- Ou du fric, ha ha ha... Oh, y a le chien qui gémit...
- Bouche tes oreilles et avance!

Marion et Katia sont passées et le vieux a trépassé. Ce n'était pas un clodo; juste un grand-père honorable qui promenait son chien. Il a eu un malaise et reprenait son souffle sur le banc. Un souffle qui ne revenait pas et qui l'a fait tomber sous l'arbre.

Le froid l'a surpris. L'indifférence l'a tué.

Frissons

La souffrance de ton âme est inconsciente,
l'inconscience de ton indifférence me donne des frissons,
frissons en puissance mon corps tremble!
tremble l'innocence de mon enfance.

L'indifférence, c'est

fermer les yeux sur ce qui dérange
fermer les yeux sur les efforts, les progrès,
les petites victoires de l'autre ou de soi
fermer les yeux sur la beauté d'un coucher de soleil,
d'un torrent
fermer les yeux sur la pauvreté, l'enfant qui meurt
de faim,
la femme violée, les guerres meurtrières
fermer les yeux sur le voisin qui souffre dans son corps
ou dans sa tête
avancer droit devant avec des œillères, des tampons dans
les oreilles, une armure et un pince-nez

L'indifférence, c'est se couper de ses cinq sens

Canine solitude

Elle était assise dans le wagon deuxième classe Bruxelles-Anvers. Il faisait beau, c'était le mois de mai avec juste ce qu'il faut de soleil. Elle se trouvait dans le compartiment avec deux autres jeunes femmes. Sûrement deux copines, accompagnées de leur premier enfant. Elle écoutait leur conversation. Elle apprit donc que l'enfant de la jeune femme brune s'appelait Arthur. Celui de la rousse, Théo. Théo savait déjà dire oh, bou bou. Arthur criait bal bal à l'approche de tout objet rond. Arthur ci, Théo ça. Elle, ça l'emmerdait, le ridicule des jeunes mères. Mon petit chou, ma crotte, je te mange mon lapin. Non, pas pour elle. Elle n'avait jamais compris cette attention démesurée pour les poupons. Elle était fatiguée maintenant par les piailllements des chérubins. Lasse, elle a tourné la tête vers la fenêtre en plongeant sa main ridée dans la fourrure de son lévrier afghan.

L'indifférence, c'est

regarder, sans voir
entendre, mais sans écouter, bref
éviter tout ce qui bouscule, dérange, fait naître des doutes et brise les certitudes
se protéger derrière de hautes murailles et ne pas laisser l'autre perturber son existence
regarder le journal télévisé juste pour s'assurer de son propre bonheur dans un monde rempli de problèmes, de violence et d'injustice
fuir ce qui ne se comprend pas
ne pas se poser de questions sans réponses
pourquoi, comment, qui, quoi ? Et tant pis pour le reste du monde.
fermer les yeux, se boucher les oreilles et s'acheter une bonne conscience: que peut faire une goutte d'eau dans l'océan? Enfin,
enfouir au plus profond de soi ce sentiment de culpabilité, d'inutilité et l'empêcher à tout prix de refaire surface

Du haut de la tour

Dans l'ombre de la princesse, je regarde, du haut de la tour, les nuées d'insectes. Les rampants se sont approchés des murs de pierre. Elle n'a d'yeux que pour ses chevaliers, de fer habillés, leur lance à la main, leur glaive à la taille. Elle m'ignore, ne voit pas le tremblement de mon corps: je suis transparente, comme ces fourmis humaines qui réclament leur dû et qu'elle écrasera d'une main levée. Elle embrassera les lèvres de celui dont l'armure sera la mieux teintée de rouge. Elle aimera le goût du sang sur ses joues élaboussées. Dans l'ombre de la princesse, je ramasserai ses vêtements et à force de larmes, je froterai ses souillures.

Le foulard de Jim

Mireille repasse le chiffon là où elle vient déjà de prendre les poussières.

Mireille (la mère): *Et dire que j'aurais pu être une grand-mère comblée, en plus avec tout le temps dont je dispose, depuis que ton pauvre père est parti...*

Arnaud est assis devant la fenêtre ouverte, le foulard de Jim autour du cou.

Arnaud (le fils): *Et tu crois que parce que je suis comme je suis, je ne pourrai jamais être père? Tu ne me comprendras donc jamais!*

Les yeux clos

Certains redoutent l'indifférence, d'autres s'en accommodent. D'autres encore la méritent.

L'indifférence, c'est aussi respecter la différence, ne pas montrer du doigt

- › celui dont le nez est de travers, les cheveux en bataille ou les habits étranges,
- › celui qui boîte ou ne peut plus marcher,
- › celui qui crie ou bave en traînant les pieds,
- › celui qui aime un être du même sexe,
- › celui qui pleure,
- › celui qui rit,
- › celui qui parle,
- › celui qui se tait

Le regard des autres est parfois si lourd.

L'indifférence nous tance, mais sa présence peut lancer la danse.

Parce que je t'aime

Tu vois bien que je t'aime...

Mais tu ne le sens plus.

Par orgueil, fierté, autorité, tu t'es retiré derrière les grilles de ton indifférence.

Plus de main posée sur la mienne, plus de bras entourant mes épaules,

Plus de caresse dans ma nuque, plus de chaleur qui renforce la mienne,

Plus d'accord spontané, corps contre corps après une séparation.

Tu restes droit, glacial, si maître de toi!

Tu as tout gommé depuis que je te refuse l'usage de mon corps vieillissant, dont l'appétit a disparu.

Tu sais, les marques de tendresse me manquent.

Depuis l'enfance, je les vis avec enchantement, ma peau en a besoin.

Je sais, l'orgueil peut user les gens qui s'aiment, mais tu verras...

Si je pars la première, une fois encore, en secret, tu caresseras mon visage glacé, tu poseras tes mains sur les miennes et ta tête sur mon ventre éteint.

Tu comprendras alors que la tendresse, les gestes de douceur sont dissociables du don du corps et peuvent être gratuits.

Tu désespéreras peut-être, mais trop tard.

[Laisse-moi t'embrasser s'il te plaît](#)

La mer ravage

Vautrée dans son lit de silence, face à l'horizon lointain, elle règne avec majesté sur sa vaste étendue bleue dominant la terre d'une puissance sans nom.

Sous l'œil implacable des nuages, des bourrasques impétueuses venues du Nord bousculent subitement sa force tranquille et entraînent, avec une violence innommable, des vagues se soulevant sans résistance et sans pardon.

La tempête grogne, le vent colérique ajuste sa voix sans pitié, l'ouragan se déchaîne avec pugnacité et frappe de toute sa force la côte balnéaire.

Derrière les barricades de sa maison, comme un prisonnier derrière les barreaux, l'homme attend, dans l'ombre noire de l'effroi, l'arrivée des vagues en rage. La peur s'est incrustée dans ses artères battant la chamade. Face aux mouvements féroces de la mer déchaînée, l'homme est tout petit et se sent impuissant.

La maison tangué, le toit s'effondre, les murs s'abattent et tombent au ras du sol. La force de l'eau domine. Plus rien ne résiste à son passage. Les objets de la vie et du quotidien quittent leur demeure sans un adieu sous la musique de la désolation.

L'homme est porté disparu.

Sans l'ombre d'un regard, sans un chagrin des lendemains, elle quitte la scène sans scrupules pour retrouver son chemin de quiétude.



L'écriture est à la base de mon cours: essayer de faire prendre conscience de son importance aux stagiaires et tenter de favoriser un regain de confiance en sa pratique. C'est dans cette idée que ce projet a été soumis à une classe de 9 stagiaires suivant une formation d'aide-comptable.

Le thème a été expliqué et débattu en classe. Les participants ont été à la fois motivés et curieux: curiosité liée au processus (comment partir des écrits de chacun pour aboutir à un texte collectif cohérent?), curiosité provenant aussi des différentes représentations que chacun a de l'indifférence.

Suite à la rencontre de l'animateur de l'Autre "lieu", nous nous sommes questionnés sur la méthodologie à utiliser, l'enjeu étant de pouvoir avancer collectivement sur une œuvre commune en prenant en compte l'hétérogénéité du niveau de maîtrise de la langue française au sein du groupe.

Dans un premier temps, nous avons fait un brainstorming. Ensuite, nous avons fait un montage de post-it en vue de recouper les propositions des stagiaires. C'est ainsi que nous avons opté pour un départ où chacun écrit dans son coin en respectant deux critères:

- ~ Nous sommes dans la tête d'une personne (dont le sexe est volontairement ignoré);
- ~ Chaque stagiaire se propose d'aborder cette pensée selon un angle choisi: autobiographique, poétique, abstrait, tension nerveuse, etc.

Ma suggestion à ce stade a été qu'ils prennent possession de l'espace de la feuille, que celle-ci soit une métaphore du rythme de la pensée obsessionnelle. Que les mots rendent compte de l'accélération et des changements de rythme de la pensée de ce personnage. Qu'ils ne soient pas complexés par l'angoisse "des belles phrases" ou d'un texte remplissant des feuilles entières.

Une fois chaque partie terminée, j'ai rassemblé les textes dans un seul document Word et je l'ai projeté au mur, en leur parlant notamment des techniques de cut-up: chaque personne doit donc faire le "deuil" de son propre texte (ce dernier allant être coupé, modifié, mélangé, etc.), mais doit aussi accepter les remarques et suggestions des autres.

Lors de la toute dernière séance, le texte a été validé par tous et au final, ce travail (et leur année de formation) s'est terminé dans une vraie collaboration de chacun.

Xavier Dubois, Formateur en français

Le vide...

Mais comment...

*...Arriver à
Penser sans panser ...*

*Pouvoir
Penser pour soi*

*Revoir
La position des pensées
Sans crime de regard*

*Se protéger
Sans vouloir blesser*

*Pouvoir voir
Dans l'œil d'autrui*

Sans aucun pouvoir de jugement

Savoir

Vivre l'ignorance

Sans

Mourir ignorant

Est-ce que être observé et questionné signifie être compris?
Et comment reconnaître la curiosité quand elle se déguise en sympathie?
Parfois il faut savoir laisser ceux qu'on aime respirer.
Sans pour autant qu'ils se sentent oubliés...
On rencontre souvent l'indifférence quand on a besoin
D'être écouté,
Et c'est quand on a besoin d'espace que l'on se sent encerclé.
Peut-être que l'indifférence est à la fois une vertu et un vice
Que les sages admirent et que les ignorants maudissent.
Une lame peut-être trop aiguisée
Avec laquelle il est difficile de ne pas se blesser...
Soit! Après tout,
De manière consciente c'est une décision personnelle,
Un "bouclier" pour me protéger du mal qu'on peut m'infliger.
Une forme de vengeance face à ceux qui ont abusé de ma sensibilité
et manipulé ma vulnérabilité.
Ignorer toute forme de souffrance, éviter tout conflit, empêcher
l'autre de m'atteindre.
Devenir cruel, de manière pacifique, pour me préserver.
L'insensible ne porte aucun intérêt ni attachement,
Il est inconscient du mal qu'il peut faire autour de lui.
C'est blessant d'être vu et entendu
Sans être regardé ni écouté.
Mais l'indifférence c'est aussi mon droit :
Le droit de ne pas être pointé du doigt...
Parce que l'on est différent, la couleur de notre peau, nos choix religieux,
nos attirances sexuelles, notre rang social, toutes ces choses qui font de nous
ce que nous sommes et qui dérangent ou attirent l'attention.

*C'est mon droit! Mon DROIT!
Pas en parler! Pas me justifier!*

Mais...

*“As-tu vraiment le droit d’être
indifférent
à tout
et tout le monde?”*

Tout au long de notre vie, on côtoie des images de guerre, de crime, de violence, de famine, de catastrophes naturelles...
Sans que cela nous touche.

Peut-être est-ce de la résignation?
De l’oubli?
De l’abandon?

Et l’indifférence à cette échelle
est
un

crime !

Dans les beaux quartiers de Paris,
Une femme aisée marche habillée en haute couture.
Elle regarde un SDF.
Elle s’en va.
Elle ne donne jamais rien
Et n’a rien à donner.

Une jeune maman conduit ses enfants à l’école.
Elle s’énerve parce que le trafic ralentit:
Une personne à mobilité réduite bloque le passage.
Ça l’exaspère.
Elle veut juste arriver à temps

Dans la rue

Des personnes...

Les gens s’observent

On crée de la distance

En créant la distance,

On crée l’indifférence.

L'indifférence c'est le positif et le négatif le yin et le yang l'alpha et l'oméga il est comme le sel en cuisine à petite dose il révèle notre capacité à améliorer le goût de la vie et à trop grande dose il révèle notre inhumanité qui rend malade et qui vous fait regretter de ne pas être comme ces chefs étoilés qui savent savamment doser pour mieux en apprécier les subtilités.

La mort de l'âme...

Le silence total.



Les auteurs

Mélina Aghzaryan, Ikram Ben Yamoun, Kristel Cakij,
Dimitri Damaskinos, Halime Demiralp, Sana Elmarini,
Venera Ramadanova, Pamela Versée, Audrey Wanda



Bibliothèque de Châtelineau

Bibliothèque de Châtelineau (6200 Châtelet)
www.chatelet.be

Pour aborder le thème de l'Indifférence au sein de deux groupes (un groupe d'adultes et un groupe d'adolescents), on a visé une démarche mettant l'accent sur la réflexion personnelle. Le groupe d'adultes s'est rencontré 6 fois pour un total de 18h de travail et il y a eu une séance avec les ados.

Tout d'abord, on s'est penchés sur la définition de l'indifférence: comment chacun définit-il cette notion? La confrontation a donné lieu à de nombreuses discussions qui ont ensuite enrichi les textes produits. Chacun a listé ce qui ne le laissait pas indifférent (les passions, les raisons de vivre) et ce qui ne l'intéressait pas. Le résultat a été de se rendre compte combien passion et indifférence sont subjectives. Il n'a pas été aisé de trouver des choses qui laissent indifférent, car souvent il y a une aversion, une critique personnelle qui camoufle le manque d'intérêt vis-à-vis de certaines choses.

La réflexion a été élargie de la vision personnelle à la vision collective de l'indifférence: face à quoi le monde, les gens, se montrent indifférents? L'indifférence serait-elle synonyme d'égoïsme, d'égotisme? Une arme du pouvoir pour "endormir" le peuple? Est-elle nécessaire pour ne pas sombrer sous un amas de situations contre lesquelles on ne peut rien? Doit-on culpabiliser d'être indifférent ou doit-on convenir que l'indifférence est une carapace protectrice?

De façon plus ludique, nous avons ensuite esquissé le portrait chinois de l'Indifférence. Chacun a donné une proposition à chaque mot et nous avons ensuite choisi ensemble la meilleure pour dresser le portrait. Spontanément, chacun s'est penché sur sa propre réflexion; certains ont voulu témoigner d'une situation d'indifférence qui les a concernés, d'autres ont opté pour une analyse, d'autres encore pour la fable. Par moments, l'atelier est devenu un lieu d'échange style café-philos. Chacun s'est confronté à l'autre et à soi-même, les idées ont circulé et on les a par ailleurs retrouvées en écho d'un texte à l'autre.

Après avoir conçu les textes, on les a lus et commentés. Chacun a contribué à suggérer à l'autre des pistes pour le re-travail du texte. Ce travail collectif a fait en sorte que tous s'approprient les textes de chacun, dans une optique de partage, de valorisation et d'encouragement. Le fait de devoir travailler sur un objectif commun a rendu le dialogue plus profond et le travail d'écriture plus valorisant, stimulant, motivant.

A la fin du cycle d'ateliers, on a fait le point sur ce que ce travail avait apporté à chacun: tous se sont interrogés sur le fait de se culpabiliser ou se déculpabiliser face à l'indifférence qu'on éprouve. Pour certains, ça a été l'occasion d'une prise de conscience et d'une volonté de changement, d'une volonté d'être "meilleur", plus à l'écoute de soi et des autres, ce qui est fantastique et témoigne de l'impact qu'un tel sujet peut produire sur un groupe d'écriture.

Définition de l'Indifférence

L'indifférence c'est une attitude irraisonnée, une forme d'apathie, un refus de la rencontre physique, morale, affective.

Marie-Thérèse Minten

L'indifférence est une situation de confort. En fermant les yeux, en chassant tout ce qui dérange, on se protège. L'indifférence isole et tue. A proscrire!

Colette Devreux

N'accorder aucune attention, aucune importance à rien ni à personne. C'est considérer l'autre comme inexistant, comme faisant partie du décor, comme ayant si peu d'intérêt qu'il en est transparent.

L'indifférence, c'est quand on en arrive à dire "je m'en fous" au lieu de "je n'aime pas".

Huberte Lietar

Etre dans l'indifférence, c'est se doter d'un imperméable affectif, mental. Ce n'est ni hostilité, ni bienveillance, c'est le degré zéro de la sensibilité, une insensibilité qui efface, néantise l'autre d'autant plus qu'il est autre.

Marie-Jeanne Brichard

L'indifférence, c'est passer sans regarder autour de soi.

L'indifférence, c'est parler en je, c'est tout.

L'indifférence, c'est ne pas répondre au bras tendu, aux larmes des autres.

En fait, l'indifférence, c'est une petite bulle que l'on ne veut pas percer.

Claire Fripiat

L'indifférence c'est comme quand on a perdu ses lunettes et que l'on ne les cherche pas. On se dit "Tant pis, à quoi bon!", on reste alors dans le flou.

L'indifférence, c'est comme si on était déjà mort!

Voir l'autre derrière le miroir de notre regard. C'est ça aussi reconduire l'indifférence derrière la porte de notre maison.

L'indifférence suscite l'indifférence, mais qui commence?

Au contraire de l'indifférence, la déférence pour les autres et le monde qui nous entoure fait toute la différence.

Catherine-Marie Thon

L'indifférence, c'est le fait de ne pas exister dans le regard de l'autre, de basculer dans l'anonymat alors qu'on connaît sans se reconnaître, notre être ne représente plus aucune valeur ajoutée; ne reste que le vide, l'absence et le désespoir.

Jacqueline Traversa

L'indifférence, c'est ignorer ce que ressent son âme pour nier la souffrance ou le plaisir.

Justine Leclercq

L'indifférence, c'est le fait de passer devant quelque chose et de ne même pas penser à se retourner.

Charlotte Flamion

Portraits chinois

Groupe adultes :

Si l'indifférence était... ce serait

| | |
|----------------------|-------------------------------|
| Une plante, | de l'herbe |
| Un personnage, | un psychopathe |
| Un objet, | une poupée abandonnée |
| Un aliment, | un chewing-gum |
| Un temps climatique, | un crachin |
| Un animal, | un poisson rouge |
| Un métier, | un huissier |
| Un paysage, | une plage |
| Un matériau, | de la frigolite |
| Un livre, | un bottin de téléphone |
| Une chanson, | <i>"Et moi et moi et moi"</i> |
| | de Jacques Dutronc |

Groupe ados :

Si l'indifférence était... ce serait

| | |
|------------------------|---------------------------------|
| Une couleur, | le gris |
| Un livre, | un dictionnaire |
| Un mot, | vide |
| Une odeur, | la neige |
| Une sensation, | la froideur |
| Une émotion, | le désespoir |
| Un jouet, | une toupie |
| Un film, | "Je vais bien ne t'en fais pas" |
| Une forme géométrique, | un cercle |
| Un animal, | une taupe |
| Un vêtement, | des chaussettes |
| Une destination, | nulle part |
| Un paysage, | le désert |
| Un état de la matière, | l'état gazeux |
| Un personnage, | un figurant |

Textes libres sur l'Indifférence

“Bonjour, comment ça va?”... et il passe son chemin.

Marrant le collègue... pourquoi me demande-t-il comment “ça” (sous-entendu-moi) va, tout en continuant sa progression dans l'espace-temps?

Sa question ne mérite-t-elle pas de prendre le temps d'arrêter le geste pour parler des faits?

Telle est l'indifférence du quotidien qui fait basculer dans l'anonymat les relations humaines, déshumanisées. Prendre le temps, suspendre la marche de la vie pour être auprès des êtres, et s'enquérir de leur baromètre intérieur.

Qu'en est-il de nos connaissances et du soin que nous en prenons?

Ah, voilà l'équipe qui s'installe à la table de la cafétéria... Le chef du personnel, qui a tout étudié du management et de la cohésion de groupe, veille à sa construction. Le Soir, La Libre, et même Het Laatste Nieuws, tous réunis pour être sûr que le quotidien fasse écran aux bonnes nouvelles.

Pause de midi conviviale où, le nez dans la soupe et les infos, nous nous éloignons de la rencontre et du partage.

Échanger des morceaux de soi, alimenter le contact, nourrir sa curiosité de cet autre que l'on méconnaît, que l'on croit connaître et dont on se doit de reconnaître l'existence et l'unicité.

Nous vivons dans une société de la communication où nous perdons de plus en plus le fil. Nos relations wifi sont dépersonnalisées, sans attaches, de plus en plus à distance alors que les frontières de l'intime disparaissent.

A l'heure du firmament technologique, l'homme n'a jamais été aussi isolé dans les filaments des réseaux sociaux.

Combattons l'indifférence dans un monde de déliaison, où la course à la connexion nous éloigne chaque jour du vivre ensemble.

Jacqueline Traversa

Dur, dur, ce monde dans lequel nous vivons.

La planète entière hurle sa souffrance et, chaque soir, la “petite lucarne” fait de nous les témoins, les voyeurs même, de la misère, de la violence qui déferlent, tsunami permanent de l'horreur.

Le petit d'homme, le petit tout nu, nouveau Mowgli dans la jungle du XXI^e siècle, comment peut-il survivre quand rôdent les nouveaux Shere Khan, quand se multiplient les Bandar Log prêts à laisser tomber tout ce qui ne nourrit pas leur folie?

Où trouver un Baloo qui lui enseigne la sagesse, qui sera pour lui Kaa le précieux conseiller?

Tous nous naissons fragiles, sensibles et vulnérables, ô combien!

Pour vivre en société, il faudra bien se vêtir.

Quel habit choisir?

La tortue se retire sous sa carapace, le homard brandit ses pinces redoutables et le caméléon prend les couleurs du jour.

Il est des vêtements qui respirent, d'autres qui enferment, d'autres encore qui attirent ou qui repoussent...

Quelle perméabilité laisser à l'air du temps?

De quelle protection s'envelopper qui permette de vivre sans se cuirasser le cœur, sans se faire indifférent à la douleur du monde?

Là est la question.

Marie-Jeanne Brichard

Je suis le mendiant assis sur le banc.
J'ai quitté mon pays pour sauver ma vie.
Dans le hall de grands magasins où on me tolère quelques heures,
je tends la main pour un peu de pain.
Toi tu entres, tout auréolé de ta liberté, léger et fier comme un oiseau coloré.
Quand tu sors chargé de lourds paquets, tu passes devant moi en pressant le pas.
Tu évites mon regard et feins de ne pas me voir.
Et je reste, le cœur encore plus triste qu'avant.
Pardonne-moi d'avoir libéré, l'espace d'un instant, les fantômes qui te hantent.
Pardonne-moi d'avoir réveillé tes peurs.
Moi, je n'attendais qu'un peu de chaleur.

Catherine-Marie Thon

Chaque jour, il est là, assis à même le sol, immobile telle une tortue, la tête rentrée dans sa carapace.
Une odeur nauséabonde se dégage de son corps inerte, le soleil et la crasse ont tanné son visage.
Devant lui, une sébile attend l'aumône des passants.
Pour ceux-ci, il fait partie du décor: ils ne le voient pas, ils ne veulent pas le voir.
Parfois une femme âgée ou un enfant jette une petite pièce.
Les yeux dans le vague, il marmonne un merci inaudible.
Sa bouteille de vin bon marché l'emmène loin de la réalité.
Le soir venu, il se lève péniblement et se dirige en titubant vers un gîte, à l'abri des intempéries.
Rien ne l'émeut, aucune larme, aucun sourire, aucun intérêt pour les autres:
il est devenu indifférent à tout.

Huberte Lietar

Dans la fable *Le lièvre et la tortue*, celle-ci paraît ignorer le comportement du lièvre batifolant.
Elle va vaillamment, indifférente, obsédée par la gageure.
Pareille, je suis la tortue. Je transporte ma maison, tirelire habitée de souvenirs,
méli mélo de joie et de peines.
Mes pas me rapprochent du malheureux assis à même le sol, la sébile béante.
Je passe devant lui indifférente. Pourquoi n'a-t-il pas de toit?
Pourquoi a-t-il faim?
Soif, il n'a pas.
Je vois la bouteille de gros rouge à portée de sa main.
Une piécette?
Pour remplir sans doute la bouteille.
Pourquoi l'aider? Je cherche à me disculper.
C'est indigne.
Ma conscience se réveille, de quel droit le juger?
Gênée, évitant son regard, je dépose furtivement la pièce dans le gobelet – sparadrap sur mon âme.

Colette Devreux

Devant moi, quelques enfants de 10-11 ans, curieux, attentifs.

Pourquoi leur ai-je raconté cette anecdote?

Je me promène en ville d'un pas léger, le temps est clair, le soleil luit, je chantonne intérieurement, tout est bien, je suis heureuse...

Assise sur le trottoir, une femme avec un bébé, étrangère sans doute, puisqu'elle avance une pancarte: 1€ pour du lait, svp.

La description de la scène fait réagir les enfants: "Vous lui avez donné quelque chose, madame?".

J'ai honnêtement répondu: non.

La remarque si rapide des enfants m'interpelle, me voilà face à moi-même.

Pourquoi n'ai-je pas répondu à la sollicitation de cette malheureuse?

Est-ce qu'une certaine ambiance générale d'insouciance prenait possession de moi?

Est-ce qu'une carapace d'indifférence s'était formée autour de moi?

Est-ce qu'une pièce dorée aurait changé la destinée de cette femme?

Nous avons parlé.

Les enfants, avec l'innocence de leur âge, m'avaient jugée: eux auraient agi autrement.

Marie-Thérèse Minten

C'était un cochon qui ne voulait pas être mangé

Je suis un cochon rose, très beau, très tendre. Mais voilà, comme tout cochon, les hommes veulent me manger car "tout est bon dans le cochon". Alors, je veux carrément disparaître, mais comment faire?

Un caméléon peut se cacher dans les arbres mais moi on me découvrirait tout de suite.

Comment passer inaperçu?

Comment me faire oublier? Je décide de combattre ce destin et mets en route un plan de bataille.

Je me fais tout petit dans la porcherie, je me cache derrière mes frères, je n'apparais plus dans les prairies. Je me tais, je ne grogne plus pour avoir ma gamelle, je ne soupire plus, je ne bouge plus, je ne ris plus, je ne me lave plus. La boue me recouvre, la paille me chatouille, je me retiens de tousser. Voilà, on ne me voit plus.

Mais finis les jeux avec mes frères, finis les câlins, finis les bons petits repas, finies les sorties au soleil...

Vivre sans exister, est-ce une solution?

Claire Fripiat

Fable de l'araignée indifférente

Il était une fois une araignée qui se croyait plus maligne que les autres. Elle s'isolait souvent du reste du groupe et participait rarement aux travaux animés de ses congénères. Celles-ci vauquaient ensemble à l'élaboration de leurs toiles dans les coins du grenier, du garage et de la cave. Elles avaient élaboré une stratégie en se regroupant pour rendre leurs toiles plus solides. Plus elles étaient nombreuses, plus le piège était efficace. Elles attendaient patiemment les mouches et autres insectes qui finissaient toujours par se faire prendre dans ces structures bricolées pattes. Elles partageaient alors gaiement les repas et vivaient ainsi rassurées et heureuses.

Notre araignée dédaigneuse, après un dernier coup d'œil du haut de la grande armoire du garage, décida de partir en voyage pour créer à elle seule sa propre toile. Les autres la virent partir sur ses huit pattes velues et essayèrent en vain de la retenir. Indifférente à leurs plaintes, elle disparut dans la prairie et se mit à escalader le fil barbelé qui séparait le jardin du champ voisin. Là, elle commença son travail. Pendant des heures, elle fila, attacha, tira derrière elle le long fil de soie collant.

Le matin suivant, la rosée dessina dans le soleil frisquet le fragile mandala tendu entre deux fils. Les heures passaient, l'ennui commença à remplacer l'excitation de l'aventure. Soudain, elle sentit une vibration le long de l'architecture brillante. Enfin! pensa-t-elle. Une mouche dodue s'était engluée et se tortillait avec vigueur. L'araignée n'eut pas le temps de se réjouir bien longtemps, car soudain le vent se leva et effiloche le voilage trop léger. Profitant de cette aubaine, une mésange jaune et noire attrapa la proie qui se balançait maintenant dans le vide et la goba en plein vol.

Lui vint alors la nostalgie des toiles fortes et solides construites ensemble dans les coins du grenier, du garage et de la cave. A petits pas, elle alla retrouver ses semblables, devint une ouvrière attentive et patiente et vécut heureuse le reste de son âge.

Catherine-Marie Thon

Si l'indifférence était une personne à part entière, munie d'organes et de membres, à qui pourrait-elle bien ressembler? Imaginez-la concrètement. Serait-ce un individu à la mine teintée de désespoir, qui respirerait la froideur et serait vêtu entièrement de gris? Est-ce que l'indifférence aurait de la conversation? Serait-elle seulement capable de commenter un match de hockey sur glace ou l'épisode précédent d'une télé-réalité qui ne vous intéresse même pas?

Elle préférerait probablement la lecture du dictionnaire à celle du dernier livre d'un célèbre écrivain. Délaisserait les domaines du multimédia pour s'adonner au tournoiement soporifique d'une toupie. Choisirait soigneusement ses chaussettes. S'intéresserait plus aux figurants qu'à l'acteur principal du film *Je vais bien, ne t'en fais pas*. À propos du titre de ce film, ne le trouvez-vous pas légèrement "spécial"? Vous arriverait-il de réclamer de l'indifférence? De désirer un peu de solitude? Qui voudrait de ça? Qui rechignerait à partager ses émotions, ses sentiments, ses sensations?

L'indifférence, c'est vouloir rester désespéré dans le désert alors que l'oasis est juste à côté de nous.

Justine Leclercq

On vit chaque jour avec la même famille, on boit chaque jour le même café, on retrouve chaque jour les mêmes idiots et chaque nuit on rêve de son idéal. Tout ça, c'est notre quotidien; on ne s'imagine pas pleurer parce qu'on change de télévision ou paniquer parce qu'on a changé les rideaux de notre chambre. Il faut voir disparaître ce que nous estimons normal d'avoir, ce dont nous nous sommes lassés avec le temps, pour se rendre compte qu'on y tient. On croit peut-être que notre fauteuil n'a qu'une raison d'être: nos fesses, et on ne se demande même pas si on saurait offrir notre postérieur à un autre canapé. Comme on dit, la faim rend le pain tendre; il faut avoir connu le pire pour prendre conscience de l'importance de ce qui nous entoure. Avec le temps, on se lasse de ce qu'on possède; ce sur quoi nous nous extasions il y a peu a imprimé sa place sur la carte de notre mémoire. Et si nous nous mettions à éliminer tout ce que nous ne voyons plus comme une nouveauté? On se retrouverait peut-être dans le néant, le blanc à l'infini, sans étoiles, sans nuit, sans jour et sans lendemain pour nous dire que c'était un rêve.

Charlotte Flamion

L'indifférence et la passion

Comment expliquer l'attrance vers les loisirs qui me passionnent? C'est une certaine culture des sens, de l'esprit, de l'intelligence au long des années par l'exemple familial, l'éducation, mais aussi par un tri judicieux et toujours réactualisé de ce qui nous est offert au travers des médias. C'est une obligation d'entretenir, de transmettre la valeur des activités manuelles qui enrichissent l'homme plutôt que de le réduire à un robot engloutissant la nourriture indigeste proposée par les nouvelles technologies.

Comment expliquer que je suis écœurée par tant de fadaïses qui remplissent le monde dans lequel je vis? Elles sont tellement superficielles ces publicités, ces émissions de tv qui mettent en évidence le culte du corps, la vie facile dans un univers de rêve. Ils ne visent que l'audimat, le bénéfice financier, ces articles "croustillants" sur la vie scandaleuse de certaines stars. Je préfère de loin ma petite vie calme, ordonnée, vécue au jour le jour, attentive à la famille, aux gens qui m'entourent.

Marie-Thérèse Minten

M'intéresser aux autres, m'engager, me passionner par des livres, des activités culturelles, sportives, c'est important, cela me grandit, me nourrit, m'envoie ailleurs qu'à moi-même.

Le marché juteux du sport, la soif du pouvoir, la télé réalité me laissent indifférente car c'est un monde superficiel, faussé, frelaté.

Claire Fripiat

Me passionne le souffle de la vie, en moi, en l'autre, tout ce qui sort de la torpeur, de l'apathie, du vertige qui prend le cœur, devant le néant, vaste et noir.

Je déteste le dérisoire, bruit de paroles, bruits creux, tout ce qui, envahissant, mange mon énergie, casse le cours de ma pensée, de mes actes.

Marie-Jeanne Brichard

Ce qui ne me laisse pas indifférente, c'est tout ce qu'on peut partager, comme l'amitié, la confiance et les émotions. Ça concerne tout le monde. Ça rythme la vie. Qu'est-ce qu'on est sans eux? Si on n'a rien à partager, rien à découvrir ensemble?

A propos de découvrir... les nouvelles découvertes scientifiques, qui est-ce que ça intéresse? C'est comme le sport, l'égoïsme, les maths ou la télé réalité. Est-ce que rechercher le carré de l'hypoténuse va faire avancer les problèmes du monde? Est-ce que regarder vingt-deux types courir après un ballon des heures durant vous rendra plus intelligent?

Non, au contraire.

Tandis que le partage, lui, fait ressortir en vous ce qu'il y a de plus drôle, de plus gentil, de plus solidaire.

Justine Leclercq

Ce qui m'intéresse, ce sont les interactions entre tous les êtres vivants de ce monde où j'ai ma place.

Mon intérêt va aux portes que l'on ouvre, aux miroirs que l'on traverse, à la notion de temps, celui que je vis à fond et celui que je crois perdre.

L'indifférence appelle irrémédiablement l'indifférence.

L'être profondément indifférent me laisse indifférent, je ne trouve pas juste de lui donner ni mon regard, ni mon temps.

Marie-Catherine Thon

Les thèmes qui m'intéressent ont un point commun: la solidarité.

Croiser un mendiant à la table de ma grand-mère ou découvrir un vieillard se chauffant au poêle à charbon dans la remise ne m'étonnait pas outre mesure. Si c'était nécessaire, elle cherchait dans un coffre à vêtements, vieux vestons, pantalons, écharpes, pour habiller les démunis qui frappaient à la porte.

Maman Trine n'était pourtant pas riche mais elle réagissait spontanément à l'appel à l'aide et cela, c'était bien connu. Nous, les petits-enfants, dès notre jeune âge, avons été conditionnés à la solidarité. Pas étonnant dès lors de donner de son temps libre, partager et aider sans juger, le crédo du bénévole.

Quant aux thèmes qui me sont indifférents (la télé-réalité, les courses autos, les collections), je ne critique pas leur utilité, mais je préfère consacrer mon temps libre à me ressourcer dans la nature, loin du bruit et de la futilité.

Colette Devreux

Les auteurs

adultes

Marie-Jeanne Brichard
Colette Devreux
Claire Fripiat
Huberte Lietar
Marie-Thérèse Minten
Catherine-Marie Thon

ados

Charlotte Flamion
Justine Leclercq
Jacqueline Traversa

Les Gnomes à poêle

Les Gnomes à poêle étaient tout feu, tout flamme à l'idée d'écrire sur l'indifférence. Mais comme ils sont du genre à sortir du cadre, au début, ils ont tout fait sauf de l'écriture: ça a commencé avec une poupée barbie, un bout de corde, une ceinture, un ticket de caisse et un ballon dégonflé sauvé de l'indifférence des passants dans la rue.

S'en sont suivis des cadavres exquis et de grandes joutes verbales sur l'indifférence, son sens, son existence (ou pas), bref, tout un remue-méninge! Les Gnomes à poêle se sont dit ensuite, avec leur esprit de contradiction: "Bon, d'accord, c'est un atelier d'écriture, mais si on parlait chiffres plutôt que de lettres?". Parce que, quand on y pense, l'indifférence a plutôt tendance à être inversement proportionnelle au nombre de témoins d'un fait.

Vous n'avez pas tout suivi? Et pourtant, c'est ainsi que de fil en aiguille est né [indifférence.com...](http://indifference.com...)

Indifférence.com





Il n'a pas bien dormi. Il dort très mal depuis une semaine. A peine réveillé, il se sent déjà oppressé. Il a mal au ventre. Et le cœur qui bat trop vite. Il ne dort plus beaucoup ces derniers temps. Et quand il finit par sombrer, ce n'est pas pour le pays des rêves. Au mieux il dort comme une pierre et seulement quelques heures. Au pire il fait un cauchemar et quand il ouvre les yeux il se rend compte qu'il n'a pas rêvé. Il se tourne et se retourne dans son lit puis se lève avant tout le monde. Sa mère s'étonne de le voir déjà debout. D'habitude elle doit le secouer un peu le matin. Depuis quelques jours elle le trouve déjà habillé alors qu'elle pense qu'il dort encore. Et c'est bien étonnant, en plein cœur de l'hiver, de se lever si tôt.

C'est un garçon de quatorze ans comme on en voit partout. Doux et rêveur, il aime la lecture et s'y réfugie volontiers mais il ne dédaigne pas la console de jeux. S'il n'attache pas une importance capitale à sa tenue vestimentaire, il ne se distingue pas des autres adolescents. D'un naturel discret, il est calme et réservé mais aussi ouvert et tolérant. Si on prête un peu attention à lui, on se rend compte qu'il fait preuve d'une grande maturité et il semble qu'il en ait toujours été ainsi. Il lui arrive d'être maladroit mais 'c'est de son âge', dit-on dans sa famille, ou encore : 'Un jour tu oublieras ta tête', parce qu'il est aussi un peu distrait. A l'école il a des copains et surtout une amie fidèle à qui il pense pouvoir se confier en cas de besoin. Généralement ils parlent de leurs lectures et des choses qui les passionnent, comme l'astronomie ou le hip-hop. Il ne cherche ni à se rendre intéressant ni à particulièrement se faire aimer, il est plutôt content de son sort. Il vit dans une famille unie où il se sent aimé, avec une grande sœur sur qui il peut compter et un jeune frère dont il est très proche parce qu'il a à peine un an de moins que lui. Ils se ressemblent tellement qu'on les appelle parfois *les jumeaux* et ça lui plaît.

Il a toujours mal au ventre et il ne mange rien. Comme sa mère insiste il fait un petit effort. Il prend un air détaché pour ne pas montrer qu'il est préoccupé. Déjà qu'il se lève et s'habille avant tout le monde, il ne veut pas lui communiquer ses angoisses. Aujourd'hui la classe commence par le cours de maths. Il n'aime pas trop ça mais s'il pouvait avoir maths toute la journée en échange que tout s'efface... Un examen de maths toute la journée même pour revenir en arrière. Mais rien ne s'efface, on ne revient pas en arrière, ce serait trop facile. Il se déteste. Il déteste ce qu'il a fait la semaine dernière. Il ne l'a pas fait exprès. Pourtant il a suffi d'une seconde pour que le monde s'écroule et qu'il comprenne qu'il n'y aurait aucun moyen de récupérer l'affaire. Coupable ! Avec le pire encore à venir. Tout seul. Seul avec personne à qui se confier puisque tout le monde a vu. Tout le monde a assisté à sa mise à mort, orchestrée par ses propres soins. Il ne peut pas en parler à sa famille. Il ne veut pas les inquiéter, il ne veut pas ajouter du mal. Et tant qu'ils ne savent pas, il peut encore se faire croire que rien n'est arrivé. Ça rend fou. Il pense, il pense tout le temps, c'est infernal. Sa mère lui sourit gentiment et en un coup il ressent une vague énorme, il croit qu'il va se mettre à pleurer alors il tousse pour brouiller les pistes, mais bien sûr c'est sa mère et tout de suite elle s'inquiète, alors il dit qu'il a avalé de travers. Elle rit et lui dit : 'avalé de travers ? Je me demande bien quoi, tu n'as mangé qu'une demi-tartine.'. Mais déjà elle quitte la cuisine parce qu'il y a deux autres enfants à aller réveiller.

Le mal est fait, le mal est fait... Coupable...



Antoine S. Putain, j'ai raté mon interrog à cause de ce pd
Il y a 29 minutes · J'aime



Aurélien F. Sale pd, attend demain, il va la sentir passer ses 30 centimètres
Il y a 29 minutes · J'aime · 👍 2



Mathias O. J'ai pas réussi à cause de ce fils de pute
Il y a 27 minutes · J'aime · 👍 8



Maxime M. Ah, scuse les gars, j'pas fais exprès 😞
Il y a 27 minutes · J'aime



Julie A. Un peu tard, pauvre con, qu'est ce que t'as ds le cerveau ?
Il y a 27 minutes · J'aime 👍 12



Nissrine A. T'es sûr qu'il a un cerveau mdr
Il y a 27 minutes · J'aime · 👍 19



Tarik B. Moi en tout cas j'sais qu'il a pas de bite ! mdr 😊
Il y a 27 minutes · J'aime · 👍 26



Lucas N. Ben oué, il a pas de couilles non plus !
Il y a 27 minutes depuis mobile · J'aime 👍 35



Maxime M. Faites pas chier ! Je le ferai plus
Il y a 26 minutes · J'aime



Romain S. Tg tg ! On ne te parle plus
Il y a 25 minutes · J'aime 👍 45



Aurélien F. Oué, il faut s'en débarrasser
Il y a 29 minutes · J'aime 👍 65



Sebastien B. A l'z 😊
Il y a 29 minutes · J'aime · 👍 70



Enes A. Oué, c'est mort pour lui
Il y a 27 minutes · J'aime · 👍 80



Louis G. Idem pour moi, faut plus l'approcher
Il y a 27 minutes · J'aime 👍 102

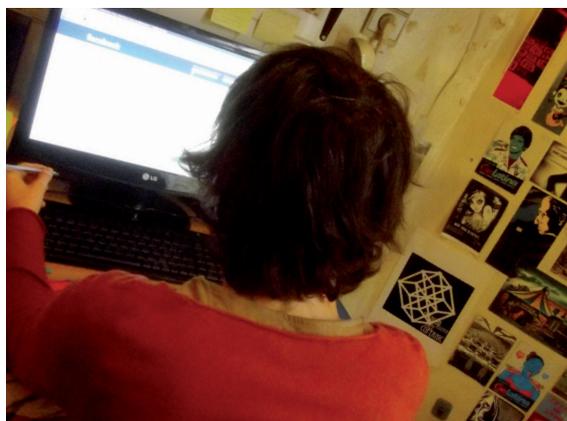
125 commentaires

Lire la suite.....

Encore un suicide à cause de la toile !



Ce mercredi 15 janvier au matin, un jeune garçon de 14 ans s'est donné la mort en sautant du pont sur l'autoroute E43. D'après le témoignage de ses proches, M. était un adolescent sans histoire, bon élève, passionné par l'astronomie. Une enquête est actuellement en cours.



Deux camarades de classe auraient révélé auprès des enquêteurs que M. aurait été victime de harcèlement orchestré par ses camarades de classe sur le réseau social facebook. Une situation qui aurait conduit l'adolescent à la dépression et ensuite au suicide dans l'indifférence de ses condisciples.

Des intimidations répétées qui pousseront le jeune garçon à commettre l'irréparable.

“ Je m'étais rendu compte que mon fils n'allait pas très bien ces derniers temps, il avait l'air préoccupé et ne mangeait presque plus rien mais jamais je n'aurais pu imaginer cela ! ” nous explique sa maman effondrée.

Une jeune fille qui fréquentait la même école que M. nous raconte :

“ C'est dingue cette histoire, tout le monde était au courant de ce qui se passait et personne n'a levé le petit doigt ! Tout ça à cause d'une règle, pfff... ”

En effet, d'après les renseignements en notre possession, la classe de la victime s'est vue mise en échec suite à une interrogation déclenchée par l'adolescent.

Ce dernier aurait fait tomber une règle qui aurait provoqué la colère du professeur déjà excédé par le chambard de ses élèves. Pénalisés, ceux-ci se sont alors vengés à l'encontre de M. en postant des commentaires malveillants et humiliants sur facebook.

La direction et les professeurs n'ont pas souhaité répondre à nos questions pour l'instant. Suite à ce drame, des milliers de messages de soutien et de condoléances déferlent sur les réseaux sociaux et principalement sur facebook, réseau qui a causé la perte de l'adolescent. A la fois lynchage collectif et soutien, le gouvernement a souhaité prendre des mesures concernant la dangerosité de ce nouveau phénomène : le cyber-harcèlement !

Afin d'éviter que des histoires dramatiques comme celle de M. ne se répètent, il serait peut-être judicieux de sensibiliser les jeunes, les parents et les enseignants à cette problématique ainsi qu'à l'indifférence et la souffrance dont sont victimes ces jeunes sur la toile !

Trucmich



Comment sensibiliser les jeunes face au harcèlement sur internet?

De jeunes adolescents sont de plus en plus victimes de lynchage virtuel organisé. Les rubriques de faits divers témoignent de ce phénomène en recrudescence. Avec nous le professeur Jedonnemonavis, pédopsychiatre, interpellé par le suicide du jeune Maxime, se dit particulièrement préoccupé par ces situations de harcèlement sur internet.

Avez-vous déjà rencontré des adolescents qui vivent où qui ont vécu des situations similaires sur Internet ?

Oui, bien entendu ! Un adolescent sur cinq a connu ou vit une situation analogue. Le plus déroutant, c'est que ces jeunes me font part du harcèlement qu'ils subissent à travers un réseau social. Je ne conteste pas que ces réseaux puissent produire du positif au niveau du lien social ; malheureusement, ce qui est particulièrement préoccupant, c'est la manière dont les jeunes utilisent cet outil. Cela peut avoir des conséquences alarmantes sur leur développement identitaire.

Que peut-on faire pour sensibiliser ces jeunes ?

Je pense qu'il faut vraiment travailler cela avec eux. D'abord au sein de la cellule familiale ! Les parents ont un rôle à jouer dans ce sens. Même s'ils sont quelque peu dépassés par la technologie internet, ils doivent s'informer des pratiques utilisées par les adolescents. Ensuite, l'école a également un rôle à jouer, cela devrait être discuté avec les professeurs.

Justement, pensez-vous que l'école de Maxime n'a pas joué son rôle ?

Là, je n'ai pas toutes les informations, je ne vais pas trop m'aventurer ! Néanmoins, je trouve déconcertant le fait que personne n'ait osé signaler le harcèlement dont était victime le jeune Maxime. Celui-ci a dû vivre l'indifférence de ceux qui savaient et qui n'ont rien dit et, d'autre part, l'indifférence et la malveillance perpétrées par ses tortionnaires. L'indifférence ! C'est là le nœud du problème. C'est l'absence de réaction... A ce niveau, nous avons tous un rôle à jouer !

Propos recueillis par Trucmucht

météo en Belgique



Jeux SUDOKU

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 7 | | | | 2 | 8 | | 1 |
| 9 | 2 | | | 4 | | 8 | 7 |
| 6 | 8 | | 5 | | 9 | 3 | 2 |
| | 6 | 2 | | 3 | | | |
| 1 | | 7 | 9 | 8 | 6 | 2 | 3 |
| | | | | 5 | | 1 | 6 |
| 4 | | 9 | 2 | | 5 | | 3 |
| | 1 | 3 | | 6 | | | 9 |
| 5 | | 7 | 9 | | | | 1 |

LIVRE DE CONDOLEANCES

Sébastien Lemaire

13 ans

Etudiant à l'Athénée Royal de Salmchâteau

Une semaine. 7 jours interminables et qui paradoxalement ont filé sans que je puisse avoir prise dessus. Je donnerais n'importe quoi pour appuyer sur la touche rewind et revenir en arrière sur le film de ces 7 jours, l'arrêter tant qu'il était encore temps. Mais je n'ai pas pu, je n'ai pas su. Et après, il était trop tard. Je me suis retrouvé pris en otage. Au début, il y avait juste eu ces quelques remarques, les commentaires de couloir sur mon frère qui n'avait rien trouvé de mieux que de dire à son prof de français "mettez de l'eau dans votre vin" et de faire tomber sa règle par terre. Quand on sait que ce prof avait un petit penchant pour l'alcool, rien d'étonnant que ça provoque chez lui une furieuse envie de coller une interro surprise à toute la classe. Mais bon, je m'étais dit que ça leur passerait. Maxime, il était plus du genre boute-en-train que tête de turc. C'était un jeudi. Le vendredi, les résultats de l'interro surprise sont tombés. On était censés partir tous les 2 avec les scouts pour le week-end. Je suis finalement parti seul, Maxime étant "assigné à résidence" pour avoir ramassé un 0 pointé à l'interro. Quand je suis rentré le dimanche soir, il n'était plus le même. Lui qui était intarissable quand on s'était pas vus pendant 2 jours, impossible de lui faire sortir quoi que ce soit. Quand j'ai allumé mon ordi, j'ai compris. D'un coup, le monde s'est effondré. Mais je savais que ce que vivait mon frère était encore pire : une phrase sur le mur d'un soi-disant ami venait de détruire toute sa vie. Le lendemain, les cours reprenaient. S'en sont suivis trois mois interminables où je voyais au fil des jours se dessiner la fin en me sentant emprisonné. Emprisonné par le regard des autres, emprisonné par mes parents qui, conscients du lien qui me liait à Maxime, essayaient de me tirer les vers du nez, emprisonné par mon propre frère qui m'avait fait jurer de ne rien dévoiler à mes parents. Pour au final, être juste le prisonnier de moi-même pour le restant de mes jours. Ma peine sera ma peine jusqu'à mon dernier souffle pour n'avoir rien dit.

Seb

Antoine S.

14 ans

Etudiant à l'Athénée Royal Salmchâteau

Toute ma vie, je devrai vivre avec ça. Une phrase, juste une phrase que j'ai postée sur mon mur et qui a enclenché les débordements des autres. Et on dit qu'internet, c'est du virtuel ! Tu parles, cette phrase, c'est comme si elle était tatouée sur ma peau à tout jamais. Oui, je l'avoue, sur le coup, ça m'a bien lourde le fait qu'il y ait une interro surprise et de me faire ramasser avec un 4 alors que ma moyenne était déjà en-dessous de tout ! Normal du coup, que je poste un commentaire pareil. Mais j'ai été dépassé, clairement dépassé par les événements. Les autres n'ont pas tardé à réagir. Et plus ça réagissait, plus ça alimentait un mécanisme hors proportion. Et celui qui 24h plus tôt faisait encore partie de notre bande devenait la victime d'une lapidation virtuelle. Malheureusement, je croyais que ça allait s'arrêter là mais le lundi, ça reprenait de plus belle. Et là, on n'était plus sur la planète facebook mais bel et bien plongé dans le réel : il a subi à l'école toutes les brimades ; moqueries, crachats, bousculades dans les rangs. Certains de ses tortionnaires ne savaient même pas ce qui avait enclenché les harcèlements, j'en suis persuadé. Le pire dans tout ça, c'est qu'après ce que j'avais posté sur mon statut, je me suis abstenu de réagir, j'ai même tenté à un moment de parler à Maxime. Mais il ne me voyait plus que comme un ennemi. Lorsque j'ai appris qu'il s'était donné la mort et que je me suis présentée chez ses parents, je n'ai même pas pu passer le pas de la porte que son frère m'a expulsé. Je n'ai pas insisté.

Antoine

Sylvie Cotin

14 ans

Etudiante à l'Athénée Royal Salmchâteau

Tout a commencé quand il y a eu ce problème dans la classe de Maxime.

Il disait que tout le monde lui en voulait, qu'on se moquait de lui et qu'on le rejetait, genre comme s'il avait la peste.

Je crois qu'il se sentait coupable, en tout cas, il avait peur. Je me souviens qu'une fois, il tremblait en m'en parlant.

Faut dire qu'ils étaient méchants avec lui. J'ai lu le commentaire sur le mur et j'ai même pas pu me mettre à sa place.

Quelle bande de cons ! C'est de leur faute tout ça, c'est de leur faute s'il est mort. Même les profs et les éducateurs faisaient semblant de nier. Faut dire aussi que facebook permet de dire n'importe quoi sans regarder l'autre dans les yeux.

C'est vraiment de pauvres types. Alors Maxime, il devenait de plus en plus distant.

Et il avait parfois une de ces têtes !

On aurait dit que son père était mort ou qu'il venait d'apprendre qu'il avait une grave maladie, je sais pas, ça me faisait peur, je m'inquiétais tellement.

Ça n'arrêtait pas les insultes sur facebook. Je les déteste. A la fin, il a désactivé son compte.

J'ai voulu plusieurs fois lui parler, à Maxime, mais il a commencé à me fuir, ce qui m'a énervé, alors je m'inquiétais tous les soirs.

Si j'avais su... Je l'aurais soutenu jusqu'au bout et j'aurais dû le faire, j'aurais dû le faire.

Pardonne Maxime, je t'aime

Sylvie

Bernard Lavalle

38 ans

Professeur d'éducation physique à l'Athénée royal Salmchâteau

En tant qu'enseignant, je ne peux que me sentir profondément interpellé concernant ce drame qui attriste l'ensemble des élèves et du corps enseignant.

Maxime était l'un de mes élèves, brillant par ailleurs, et enthousiaste, volontaire de surcroît.

Je ne peux dire s'il était victime de harcèlement comme on le décrit mais je reconnais qu'il traversait une mauvaise période. Ses notes devenaient catastrophiques et il se montrait presque absent en cours.

Nous savons tous que l'adolescence est une période difficile pour diverses raisons.

Il n'est donc pas rare qu'un élève soit dans une période de mal-être plus ou moins longue selon son tempérament. Des outils de communication comme facebook, s'ils sont mal utilisés, peuvent s'avérer destructeurs pour le développement des adolescents, surtout que ceux-ci ne mesurent pas toujours la portée des échanges avec les interlocuteurs.

Au nom du corps enseignant, j'aimerais présenter mes sincères condoléances à la famille ainsi qu'aux proches de Maxime.

Nous voulons également vous assurer que la lumière sera faite sur cette tragédie et que si elles s'avèrent nécessaires, les mesures qui s'imposent seront prises dans les plus brefs délais.

Cordialement,

M. Lavalle

Pierre Martin, retraité
70 ans.

Maxime, je le voyais passer tous les jours.
A ce moment-là, en fait, je ne connaissais même pas son prénom.

Etrangement, ce n'est que le jour de sa mort que j'aurai appris le nom de ce même qui depuis quelques années faisait le chemin de l'école à pied et que je croisais chaque matin lorsque j'allais acheter mon journal.

Il était très poli, il avait l'air bien élevé, ce même. Je me souviens encore, il y a quelques années, je me souviens encore, devant la librairie, impossible de mettre la main sur mon portefeuille quand tout à coup, j'entends "monsieur, monsieur" derrière moi, c'était le petit Maxime qui l'avait trouvé, il était sans doute tombé de ma poche.

Quel soulagement !

Le jour du suicide, il allait d'un pas rapide, l'air renfermé sur lui-même. Ce jour-là il m'a dépassé sans même dire bonjour, c'était la première fois. Il m'a dépassé. Une minute après, je l'ai vu enjamber le parapet du pont, je me suis demandé ce qu'il faisait. Je n'ai même pas eu le temps de comprendre qu'il plongeait dans le vide. Un bruit sourd qui résonne encore dans ma tête.

Arrivé à hauteur du pont, son corps gisait sur l'autoroute, un camion l'avait percuté. J'ai appelé les secours avec mon gsm mais quand les pompiers sont arrivés, malgré leur rapidité, il gisait, mort.

Pierre Martin

Il y a du brouillard ce matin mais on sent qu'il va faire beau. On distingue le disque solaire à travers la couche nuageuse qui se défait peu à peu. Il s'éloigne de la maison. Il est seul, la classe de son frère partait en excursion et les élèves devaient se trouver dans la cour à 8 heures au plus tard. L'école n'est pas trop loin de son domicile. Certains jours il s'y rend à pied. Sinon il prend le bus, trois arrêts seulement.

Machinalement il donne des coups de pied dans les feuilles mortes et parfois dans un caillou qui s'y cache. Il sent comme une pointe qui lui rentre dans le dos, ça doit être le petit jus que sa mère lui a glissé au moment où il allait quitter la maison. Quelque chose l'énerve un peu, c'est le bruit de la monnaie qui cogne les bords de la boîte métallique à chacun de ses pas. Il passe devant la boulangerie. Il sent l'odeur de pain frais qui sort du soupirail.

Tout en marchant il rajuste d'un petit bond le sac sur son dos mais ce n'est pas très efficace parce que les lanières sont mal réglées. Il finit par s'arrêter pour raccourcir la sangle trop longue, en profite pour replacer convenablement le tetrapack qui le gênait et reprend sa marche. Il arrive en vue de la crèche qu'on reconnaît aux dessins d'enfants exposés sur les vitres. De l'autre côté de la rue, quelqu'un qu'il ne connaît pas vraiment mais qu'il a déjà vu parler à son père le salue et il esquisse un sourire distrait, comme si autre chose le préoccupait. Un petit nuage blanc sort de sa bouche à chacune de ses expirations. D'ordinaire il joue à respirer comme un chien pour le voir se former mais aujourd'hui il n'y fait même pas attention.

Au moment où il devrait tourner à gauche il décide de continuer. Le feu est rouge pour lui et il attend patiemment avant de traverser la chaussée. Les maisons s'espacent à mesure qu'il progresse, elles ne sont plus bâties directement au bord du trottoir ni collées l'une à l'autre : le jardin entoure la propriété et une allée mène au garage. Puis il n'y a pratiquement plus d'habitations mais seulement des champs.

La route décrit une courbure et quand elle redevient droite elle est délimitée de chaque côté par une sorte de rambarde. Il se dit qu'il serait temps de repeindre les traverses parce qu'elles sont toutes rouillées. C'est sa route qui continue mais c'est aussi un pont qui surplombe l'autoroute, un endroit qu'il connaît bien. Il n'y a pas si longtemps il y venait encore avec son papa faire signe aux camions en s'accrochant aux barreaux. Et maintenant encore il s'accoude volontiers quelques minutes à la balustrade avant de rentrer à la maison. Il aime la sensation de vertige que lui procure le flux des véhicules se croisant sur le ruban de l'autoroute.

Dans son dos les pièces continuent de rouler. D'un côté, de l'autre côté, d'un côté, de l'autre...

Le mal est fait... Coupable...

Les auteurs

Alain Geritzen, Michelle Dantine, Vincent Caprasse,
Benoît Wauquier, Aline Rigaux, Véronique Dubois

la fabrique de mots bleus

Le thème de l'indifférence, comme celui de la normalité, résonne en moi de façon particulière. Il est important de se pencher sur l'«Homme», ses ombres, ses lumières, ses murmures, ses flamboyances... En atelier d'écriture, la construction de personnages de fiction demande une connaissance (jamais terminée) de la psychologie. Nous nous devons ensuite à la clairvoyance, au refus de trop vite juger ou moraliser, d'avoir de la compassion, de la générosité. Je pense sincèrement que pour écrire un bon texte il faut toucher l'universel et donc tenter de comprendre, de savoir, de s'informer... Cette démarche, je la propose dans mes ateliers d'écriture.

Nous sommes partis d'un brainstorming collectif et de phrases, de photos à choisir, de mots à découper. J'ai tenté d'ouvrir au maximum le champ possible des «indifférences» pour ne pas que nous soyons cantonnés à une façon de voir... Mais ce n'est pas toujours simple de penser autrement. Ecouter ce que chacun a à dire du thème est déjà une avancée. Chacun s'est exprimé d'après sa vie, ses expériences, ce qu'il/elle a vécu comme «indifférence».

Il y a eu un peu de stress du fait que l'appel à projet émanait de l'Autre «lieu»... Peur de la maladie mentale, peur d'être embarqué dans quelque chose de trop «prise de tête»? Mais cela est vite passé.

Tout en gardant l'idée d'aller le plus loin possible dans la connaissance ou la re-connaissance de l'indifférence, j'ai tenté de dédramatiser, de mettre de la légèreté et de la vie dans mes propositions.

Agathe Gosse, auteure, formatrice

*La Fabrique de mots bleus (5580 Rochefort)
www.fabriquedemotsbleus.com*

L'indifférence, c'est comme fermer la fenêtre de son âme pour ne rien voir, rien entendre, rien ressentir
L'indifférence c'est comme ignorer un sourire qui s'offre
L'indifférence c'est obéir aux ordres sans se poser de questions
L'indifférence c'est laisser un révolver dans la main d'un enfant désarmé
L'indifférence c'est passer à côté du bonheur sans le regarder
L'indifférence ce n'est même pas un doigt d'honneur
L'indifférence c'est faire l'autruche, la tête dans le sable
L'indifférence c'est la foule où tu n'es même pas un numéro
L'indifférence c'est passer à côté de celui qui quémande
L'indifférence c'est un visage que personne ne regarde
L'indifférence c'est ignorer le journal brandi par l'enfant des rues
L'indifférence c'est comme faire de la guerre un jeu d'enfant
L'indifférence c'est un soldat qui n'a pas encore senti l'odeur de la mort
L'indifférence c'est comme si le goût des cerises devenait gris
L'indifférence c'est comme l'habitude de survivre, de se sauver soi-même
L'indifférence c'est une chaleur étouffante qui nous engouffre et nous fait perdre nos moyens
L'indifférence c'est une peur, une phobie, on se cache des choses que l'on ne connaît pas
L'indifférence c'est comme une tuerie

Collectif

L'indifférence et le travail

Si l'indifférence était un être humain, ce serait un homme. Grand, maigre, sec, les traits vieillis avant l'âge, il regarderait le monde de toute sa hauteur sans y accorder le moindre intérêt, sans rien voir d'autre que son nombril. Il ignorerait les gens, les animaux, les plantes, toute la beauté et toute la noirceur de la terre.

Si le travail était un être humain, ce serait une femme. Elle serait levée dès potron-minet pour préparer le linge et les tartines de son homme et de ses enfants. Les cheveux en bataille, de taille moyenne, maigre, mais les hanches larges suite à ses grossesses, elle serait une vraie fourmi: penser à tout, à tous, courir toute la journée et ne s'asseoir que le soir lorsque la maisonnée s'est endormie pour penser au boulot du lendemain...

Elle, on l'appelait "Nada". Elle n'était que l'ombre d'une femme, fluette et grise. Elle avançait dans sa vie, comme dans sa ville en rasant les murs, les épaules rentrées, la tête baissée. Elle ne regardait personne, pour qu'on l'oublie.

Lui, c'était "Tutti", le grand et gras Tutti; il était toujours pressé, agité comme un pantin devenu fou. Il arborait ses bagues en or. Son GSM dernière génération passait d'une main à l'autre. Il aboyait ses ordres de bourse dans un micro intégré.

L'indifférence serait un bonhomme bougon, ayant largement dépassé la soixantaine. Quelqu'un qui a tout vu, tout connu, qui a des solutions pour tout, mais ne se mouille pas trop.

Le travail serait une marée humaine multiculturelle qui déborde d'énergie, de colère et qui "en veut"; une foule qui, si elle pouvait, mettrait un frein au progrès pour qu'il existe du boulot pour tout le monde.

L'indifférence existe chez les animaux aussi

Isidore, le poisson rouge, a une vision étriquée de l'univers.
Pour lui, le monde se limite à la circonférence du bocal en verre dans lequel il louvoie, voluptueux, gobant une à une les paillettes saupoudrées par une main dont il ignore jusqu'à l'existence.
Il n'a pas de cerveau, ou si peu... à quoi lui servirait-il, d'ailleurs?
Soudain, le bocal se met à tanguer et Isidore se retrouve dans la cuvette d'un évier.
Tout étourdi, il aperçoit une boule noire qui lui fonce dessus et le ligote solidement.
C'est Daphné, l'araignée, qui prépare son dîner.
Isidore, indifférent au sort qui l'attend, se fait bouffer tout cru.

Christiane

Il n'avait pas le choix, il était seul, indifférent, perdu dans cette ville d'Ostende qu'il ne connaissait pas. Il avait faim et soif, et pas un sou en poche. Un mendiant, ou un SDF, peu lui importait, était affalé sur le trottoir à quelques mètres de lui. Il n'hésita pas une seconde. Il lui déroba la soucoupe remplie de piécettes et s'encourut.

Au coin de l'avenue, il bouscula et renversa une vieille dame qui se mit à hurler. Il ne se retourna pas et poursuivit sa course échevelée...

Au bout du brise-lame, il aperçut un petit tas tremblant. C'était un vieux et sale cabot qui agonisait la gueule entrouverte; l'odeur était pestilentielle. Il passa sans le regarder, se pinçant les narines pour ne pas se couper l'appétit.

Il n'avait pas le choix, il était seul, indifférent.

Laura

On travaille chacun pour soi dans l'indifférence générale

La porte s'ouvre sur un immense plateau dont on ne voit pas le bout; des dizaines de bureaux sont imbriqués les uns dans les autres. De face, de dos ou de profil, nous sommes tous agglutinés comme dans des cages à lapins.

Les téléphones grésillent de tous côtés et les employés déjà présents happent les combinés, le nez dans leurs paperasses, les joues déjà rouges d'exaspération. La journée commence mal, comme hier, comme demain sans doute; et on ne s'est pas salués, pas le temps.

Dans mon dos, j'entends ricaner la chef de service qui invective ses collaborateurs et décoche ses flèches vitriolées au bouc émissaire du jour. Tiens, aujourd'hui, c'est moi, et personne ne pipe mot: peur, lâcheté, indifférence?

Machinalement, je m'installe à la place qui m'est dévolue, au beau milieu du jeu de quilles, et j'entre dans la spirale qui va me laminer, lentement mais sûrement.

Christiane

Manif

14 novembre 2012. C'est un cri de colère qui s'est échappé de la foule. D'Athènes à Barcelone, les voix se sont unies. Une même clameur a scandé son désarroi face à l'austérité décrétée, au manque d'emploi, à l'argent qui va manquer. Mais que font-ils tous là-bas, protégés dans leurs tours de bureaux à Bruxelles? Jusqu'où piétineront-ils nos droits, nos vies? Jusqu'où iront-ils dans l'ignorance de notre misère?

Moi aussi j'y étais, dans la rue, ce jour-là. J'ai pris le train avec banderoles et calicots.

J'ai laissé là mes habitudes, j'ai planté là mon patron et j'y suis allé car, comme vous, j'ai peur... Mon père me disait "il faut avoir les mains noires pour manger son pain blanc"... Mais si demain mes mains ne servent plus à personne, si mes bras doivent rester croisés lorsque le travail viendra à manquer, lorsque ma ville sera comme un volcan éteint, où irai-je le chercher moi, mon pain blanc?

Que restera-t-il?

Sinon la solitude des pauvres, la grisaille des jours sans espoir...

Oui, rien que d'y penser, je vois rouge. Je suis un tigre prêt à bondir, pour que les cols blancs se mettent à table, qu'ils pensent à moi, à nous, les travailleurs, les chômeurs, les jeunes, les vieux, les Arabes...

J'en ai assez de leur cynique indifférence.

Anne

Le travail laisse-t-il un goût d'indifférence?

La nuit est encore présente sur Bruxelles. Que faire: raser les murs et montrer sa peur? Peur de quoi? Peur de qui? Le quartier n'est pas sûr, mais les passants sont rares; Mario va travailler tôt; il fait très froid, il relève son col et on voit à peine son visage.

Chaque matin, il se rend au travail; seule chose qui brise sa solitude, son repli sur lui-même.

Il est un étranger dans la ville; sa vie se passe ainsi. Toute la journée il travaille devant une table, à vérifier et rectifier des pièces de mécanique de précision; toute la journée il supporte l'intolérance et les quolibets de certains de ses collègues. Au travail on le regarde parfois bizarrement; son look ne plaît pas à tout le monde, il a la peau mate des Méditerranéens, son bras droit est tatoué d'un tigre qu'on dirait prêt à bondir et son épaule gauche d'un cœur bien rouge dans lequel on peut lire "maman".

Bien sûr il aurait voulu pouvoir exercer un autre métier, mais son enfance n'a pas été facile. Son père a fait ce qu'il pouvait pour assurer les besoins vitaux de sa famille. Pas tous les jours facile quand on est veuf avec des enfants. La fatigue de son père l'entraînait parfois dans des colères noires, car la moindre dispute entre les enfants prenait pour lui des proportions démesurées.

Il disait toujours "il faut avoir les mains noires pour manger son pain blanc"; Mario s'est donc mis très jeune au travail et a marqué un profond désintérêt pour les études; juste histoire d'aider son père à améliorer le quotidien alimentaire de la famille.

Mais qui se préoccupe de tout ça?

C'est une vie banale parmi d'autres, une vie qui s'écoule dans l'indifférence totale.

Francine

“Tu es l’agneau, elle est le loup” (G. Bécaud)

L’indifférence

Là dans la ville, tu crèves et on s’en fout, tu es l’agneau, elle est le loup.
T’as plus d’maison et t’es fauché, tu es l’agneau, elle est le loup.
Il t’a laissé, il s’est taillé, tu es l’agneau, elle est le loup.
Dans ce mouiroir, ils t’ont lâché, tu es l’agneau, elle est le loup.
SDF, chômeur, malade, bon à rien qu’ils disent, tu es l’agneau, elle est le loup.
Handicapé quand leur regard te transperce, tu es l’agneau, elle est le loup.
Tu fais la manche et on te marche sur les pieds, tu es l’agneau, elle est le loup.
T’es noir, bougnoul, tu pues, tu es l’agneau, elle est le loup.
Ils te violent à plusieurs, t’es même plus quelque chose, tu es l’agneau, elle est le loup.
Ils te torturent, te tuent à petit feu, t’es plus rien, tu es l’agneau, elle est le loup.
Dans ton égout, t’es comme un rat, terré, tu es l’agneau, elle est le loup.
Même pas un regard, t’existes pas, tu es l’agneau, elle est le loup... l’indifférence.

M-L

Tout le monde s’en fout, c’est l’indifférence
Lorsque tu rentres chez toi
Plus d’amour, plus de haine
Plus rien du tout, c’est l’indifférence.
Les voisins ne l’ont pas vu sortir
Les jours passent, personne ne s’inquiète
Quelle importance, c’est l’indifférence.
Un enfant crie, une femme pleure
Tu fermes la fenêtre, augmentes le son...

Chacun chez soi, chacun pour soi
C’est aussi ça l’indifférence.

Laisse-moi te dire, laisse-moi te dire et te redire...
L’indifférence t’attaque, te guette, t’attrape
L’indifférence t’enfoncé, te relève et te pousse
dans les ronces
Qui, épineuses et malicieuses, te grifferont,
t’écorcheront
Laisse-moi te dire, te prévenir
Autour de toi... elle finira par t’engloutir
Résiste, ne te perds pas, ne la laisse pas...
Ne la laisse pas prendre ton feu intérieur
Ton éclat
Je ne le supporterai pas!

Francine

Killian

**“Qu’importe le temps, qu’emporte le vent, mieux vaut ton absence que ton indifférence”
(Serge Gainsbourg)**

Qu’importe le temps, qu’emporte le vent, mieux vaut ton absence que ton indifférence
De ton piédestal, tu toises cet univers peuplé d’imbéciles.
Ils ont une reine et c’est moi.
Je suis la reine des connes, et tu me l’as dit comme cela, platement, un jour, sans raison.
Qu’importe le temps...
Depuis que tu es parti, je savoure ce temps, ce temps libre de toi et de ton indifférence.
Tel un fantôme tu étais là sans être là, pareil à une ombre, à la lumière disparaissant.

Ton indifférence m’a assassinée à petit feu, comme quelques gouttes d’arsenic, inodores, incolores, insipides.
Linceul blanc dont tu m’as recouverte, comme une housse sur un meuble oublié.
Qu’importe le temps, qu’emporte le vent, mieux vaut ton absence que ton indifférence
Adieu et ne reviens pas... Respecte au moins ça!!

Collectif

L'enfant sur le sable sale

Un voile de brume, de chaleur et de pollution asphyxie la ville où grouillent véhicules et piétons. Pas la moindre fraîcheur dans notre voiture où la “clim” ne fonctionne plus. J'étouffe malgré les vitres légèrement ouvertes, légèrement, de peur des voleurs qui peuvent surgir à tout moment.

Nous avançons au pas, carrefour après carrefour.

Entre les deux sens de la chaussée, deux rangées de béton remplies de sable brun-noir clairsemé de quelques herbes grises, forment une berne centrale. Là au loin, une forme est allongée sur le sable.

On approche lentement. La forme se précise. Il est onze heures, les enfants des rues ne dorment plus à cette heure! C'est bien un enfant, il doit avoir une dizaine d'années.

Couché en position fœtale, il est très probablement mort.

Règle de sécurité oblige, personne ne s'arrête, personne ne sort de sa voiture. Les policiers font la circulation 50 mètres plus loin, personne ne bouge et j'ai envie de hurler. Mais nous ne pourrons pas nous arrêter non plus... Rien à faire.

La faim? Fauché par un véhicule? Surdose de drogue à la colle? Règlement de comptes?

Depuis quand git-il là? Quelle a été sa pauvre vie?

“Il y a pire que la haine: il y a l'indifférence.”

Marie Lou

| | | | | | |
|---|----------------|--------|---|--------------|---------|
| A | ABANDON | | N | NOMBRILISME | |
| B | BÉTISE | | O | OPPORTUNISME | |
| C | CARAPACE | CÉCITÉ | P | PARESSE | PEUR |
| D | DÉNI | | Q | QUELCONQUE | |
| E | ÉGOÏSME | | R | REPLI | |
| F | FRONTIÈRE | | S | SOLITUDE | SURDITÉ |
| G | GUERRE | | T | TROUILLE | |
| H | HERMÉTIQUE | | U | UNIFORME | |
| I | IGNORANCE | | V | VICE | VANITÉ |
| J | JEM'ENFOUTISME | | W | WAF-WAF | |
| K | KAMIKAZE | | X | XÉNOPHOBIE | |
| L | LÂCHETÉ | | Y | YA-KA | |
| M | MANQUE | | Z | ZUT | |



L'homme à l'harmonica

Noires sont mes lunettes, pour me protéger. Ne rien savoir de la lumière.

Être en dehors du monde qui s'agite. Sans moi.

Rien, je ne vois rien.

Mais je connais le chemin qui mène jusqu'à chez moi. J'entends les grincements des aiguillages à l'approche de la gare. Je sais quand traverser, lorsque le flux des voitures s'interrompt.

Je reconnais l'entrée du parc aux chants de ses oiseaux. Ma canne, comme un sonar, m'indique la bordure du trottoir à franchir, la plaque d'égout à éviter, la palissade d'un nouveau chantier.

Je déambule dans la cité obscure. Autour de moi, les gens se bousculent, s'affairent, se pressent, m'oppressent.

Tous, oui, tous continuent, continuent.

Ma canne et moi sommes seuls dans le brouhaha de la vie.

Assez.

Assez.

Je m'arrête, m'adosse au parapet du pont. Ma canne peut se reposer.

J'existe. J'explose. J'ai un corps. J'ai une âme.

Stop. Arrêtez-vous.

Je sors mon harmonica.

Comme un appel, comme une sirène d'ambulance.

Stop.

Il y a urgence. Quelqu'un se meurt.

Arrêtez-vous. Ecoutez-moi. Regardez-moi.

Regardez-moi pour une fois, et peut-être vous verrai-je à mon tour.

Anne



Les Femmes Prévoyantes Socialistes sont un mouvement féministe de gauche principalement actif dans les domaines de la santé et de la citoyenneté, qui appartient au secteur associatif de Solidarité-mutualité. A Namur, durant l'automne 2012, elles ont proposé un atelier d'écriture le lundi après-midi. Pendant trois heures, chaque semaine, des femmes ont écrit autour du thème de l'indifférence.

Annie, Lilia, Nicole, Paola, Elodie. Cinq femmes d'horizons divers. Elles ne se connaissaient pas, traversaient des périodes de vie différentes, étaient originaires de plusieurs contrées, de la Flandre à la Géorgie... Elles se sont reconnues dans leur désir d'écrire, de dire, de donner leur point de vue, de partager, aussi, leur vécu, leurs expériences. Ce ne sont pas des écrivains, ce sont des femmes qui écrivent, avec ce qu'elles sont, à l'endroit où elles sont. Les textes qu'elles ont accepté de publier sont issus d'une écriture spontanée, ils expriment ce que des femmes d'aujourd'hui voient, pensent, ressentent.

Après un travail de mise en confiance, la réflexion s'est construite à partir d'échanges et de dialogues. Des images ont été découpées dans des magazines, des mots se sont échangés, des points de vue aussi. Des contraintes formelles ont permis de canaliser l'abondance du "à dire", "à écrire" et des histoires, des dialogues, des textes spontanés ont vu le jour.

Au détour d'une phrase, d'un récit de vie, d'une fiction, le quotidien se révèle, simplement, et touche, avec justesse.

Femmes Prévoyantes Socialistes (5000 Namur)
www.femmesprevoyantes.be

L'invraisemblable

Un jour - Lequel? L'aurais-je oublié? Non, je ne risque pas de le caser dans un coin enfoui de ma mémoire - j'ai pris la décision de m'inscrire à la formation "écriture", certes pas dans une totale indifférence mais bien dans un but précis.

Comblant un vide, participer, m'intégrer, m'extérioriser au sein d'un groupe de personnes.

Chacun vit sa vie en se disant que l'autre rame, qu'il se débrouille seul pour sortir la tête hors de l'eau. "Moi je m'en fiche, je ne m'en préoccupe pas, j'ai assez de problèmes, j'ai autre chose à faire!" Peut-on être indifférent à ce point extrême?

Mais est-ce bien cela qu'il faut faire **pour que le monde aille mieux????**

Annie

Madeleine

Il était une fois, dans une impasse, une maison isolée où vivaient trois jeunes garçons, leur papa, leur maman et leur chien. Albert, Jean et Antoine étaient la fierté du couple qui depuis quelques mois s'était installé là. Les enfants allaient à l'école du village et s'y étaient bien intégrés. L'instituteur louait chacun des enfants, tant pour ses compétences que pour son comportement. Et l'année passa au gré des saisons.

A l'approche du mois de juin, la maman eut un embarras lorsque son fils aîné lui présenta des documents. Elle avait toujours esquivé ces moments difficiles en demandant à son fils de lire à haute voix car, disait-elle, elle aimait bien sa voix. Était-elle en souffrance, sa crainte avait-elle brisé le moral de cette femme? Devant ces feuilles, elle se mit à pleurer. Les petits jouaient dehors et ne remarquèrent rien mais l'aîné était bouleversé.

Que se passe-t-il, maman? Pourquoi ces larmes? Arrête, ne pleure pas...

Elle disait, comme dans un délire: "Je ne suis qu'une ignorante, je vais être dépossédée de mes enfants, je n'en peux plus, je dois faire quelque chose." Honteux d'avoir provoqué cette crise de larmes, Albert ne savait plus quoi faire. Il réconforta sa maman en lui tendant un mouchoir et lui demanda d'expliquer. Il comprit qu'elle n'avait pas appris à lire, qu'elle avait trouvé des moyens pour éviter de lire mais là, elle craquait devant son fils.

Albert se sentit grand tout à coup et prêt à aider sa maman. Il prit les feuilles, les lut à haute voix, lui expliqua qu'il devait choisir une autre école pour continuer ses études car cette année, il terminait ses primaires. Sa maman était apaisée et fière d'entendre son Albert qui lisait en modulant sa voix et sans se tromper. Elle serra un stylo entre ses doigts et traça le seul mot qu'elle savait écrire:

Madeleine.

Paola

La petite fille aux jolies couettes

La grande barrière s'ouvre et invite les enfants à entrer avec leur cartable dans la cour de l'école.

“Bonjour, madame Gisèle.”

“Bonjour, Maïté, tu es arrivée la première, les petites de l'école maternelle arrivent souvent plus tard.”

“Oui, je sais mais je viens plus tôt car je dois vous raconter, j'ai une grosse mélancolie dans le cœur.”

Elle sent les larmes perler dans ses yeux et baisse la tête. Sa voix tremble.

“Hier matin, Maria ne voulait pas jouer avec moi.”

“Et sais-tu pourquoi?”

“Elle m'a dit que j'avais le visage et les mains sales. A midi, de retour à la maison, je me suis précipitée à la salle de bain. Je me suis brossée très fort la peau des pieds à la tête, mais la couleur chocolat, comme dit souvent maman, est restée la même. Quand j'ai revu Maria l'après-midi, elle se promenait par la main avec Sabine. Elles sont passées devant moi sans me sourire et me parler... et j'ai pleuré.”

“Tu sais Maïté, j'adore le chocolat et je trouve tes petites couettes vraiment très jolies, tu es mignonne. Elles ne savent certainement pas que l'Afrique est un beau pays. Je compte bien demain faire une leçon de géographie sur ce pays.”

“Merci, madame Gisèle, j'apporterai mon beau livre d'images et je lui montrerai toutes les richesses de là-bas. Je leur expliquerai que si je vis ici, c'est parce que j'ai, moi aussi, des parents de cœur qui ont la même couleur que leurs papas et leurs mamans. Ils ont bien voulu de moi, eux. Je leur montrerai comment je danse si bien la zumba avec ma robe à dentelles et les rubans rouges, jaunes et verts.”

Le lendemain, le professeur commence la leçon en plaçant les élèves en rond comme la terre.

“Tous les êtres humains ont des richesses différentes, qu'ils soient jaunes, blancs, noirs.

Tous sont égaux.

Nous avons de la chance de connaître la musique, la gastronomie, les valeurs de tous les pays.

Les hommes n'ont pas raison de faire la guerre et de s'entretuer.”

Elle distribua à toute la classe de délicieuses pralines au chocolat.

Nicole

La toile d'araignée

Cette perle d'eau se trouve au centre de la toile d'araignée.

Des milliers de petites gouttes d'eau l'entourent, emprisonnées, elles aussi aimeraient s'envoler au gré du vent.

Ensemble, prises au piège, elles forment pourtant un joli collier de perles sur la toile.

Chacune a sa place, elles créent une beauté magique. Une beauté de la nature que nous négligeons, nous ne prenons pas le temps d'admirer cette merveille.

Comment rester indifférent à cette beauté éphémère?

Hélas, toutes les bulles d'oxygène vont bientôt fondre dès que les rayons du soleil réchaufferont la terre et elles disparaîtront dans l'espace infini.

Nicole

C'est la vie

Avant, quand je suis arrivée en Belgique, j'ai eu beaucoup de problèmes. Je ne parlais pas le français, je ne comprenais rien. Tous les gens que je rencontrais et qui connaissaient ma situation étaient indifférents à mes problèmes. Je stressais, je pleurais, je cherchais une personne gentille et je ne trouvais pas. Tout le monde ne pense qu'à sa vie. C'est l'indifférence. C'est normal pour tout le monde. Maintenant, je parle un peu français, je peux faire ma vie, résoudre mes problèmes. Je n'ai pas besoin de quelqu'un. C'est magnifique. C'est dur mais je réfléchis à ce que je dois faire.

J'ai un face à face avec ma vie.

Je suis contente. Voilà.

Lilia

L'autre moi

Lili a l'âme d'une solitaire. Par dépit ou par choix, elle ne sait plus bien. Elle a 54 ans. Elle vit seule dans une charmante maisonnette à la sortie du village, à l'orée du bois. C'est son petit coin de paradis. Elle aime la nature. Chaque jour, si le temps le permet, elle profite de la sérénité du bois. Elle se promène, écoute, respire et admire. Elle travaille dans l'école du village. Elle s'occupe de l'accueil extrascolaire. Dès le matin, à la lumière du jour, elle découvre le sourire des enfants. C'est tout son bonheur. Elle rêvait d'avoir beaucoup d'enfants. Fille unique, de parents âgés, elle rêvait d'être entourée d'enfants dans une grande maison. Elle aurait pu, mais n'a pas fait ce choix. Elle a quitté son mari maltraitant après quelques années. Elle ne regrette pas ce choix. Depuis, elle vit seule. Discrète, elle n'a jamais été du style à sortir. Elle aime son petit chez elle. Elle a une ou deux amies, fort occupées. Elle les voit peu. A ses heures perdues, elle peint. Sa maison regorge de trésors: peinture, décorations... qu'elle a créés de ses mains. A l'école, les enfants l'adorent. Ils jouent, créent et travaillent aussi, bien sûr.

Lili dit toujours: "L'effort d'abord; après, le réconfort".

Ce matin, c'est le cœur lourd qu'elle se rend à l'école. Ses yeux fatigués laissent deviner les larmes qu'elle a laissées couler la veille. Hier, elle avait son rendez-vous annuel pour faire son mammotest. Sans inquiétude aucune, elle était sereine. Quand le médecin lui a annoncé une tumeur, elle s'est décomposée. "La tumeur est importante. Il faut opérer rapidement." Le médecin a pris le temps. Il lui a expliqué longuement. Aujourd'hui, elle doit annoncer son cancer à l'école. Elle devra être absente un long moment. "Pourquoi moi?" songe-t-elle. "Pourquoi maintenant?" Lili, toujours souriante, discrète, tolérante... c'est injuste.

Le plus dur: cette solitude prétendue choisie et assumée.

Personne pour la réconforter, pour la rassurer et la serrer dans ses bras.

Lili a annoncé sa maladie à ses collègues, a donné la date de son départ. Elle n'a jamais autant parlé d'elle aujourd'hui. C'était peut-être la première fois. En rentrant chez elle, Lili s'est sentie soulagée. Et dans sa maisonnette, pour la première fois, le silence lui pesait. Fatiguée, elle s'est assoupie dans son fauteuil. Elle a fait un rêve. Elle s'envolait. *Elle portait au pied droit un boulet. La chaîne se brisait.* Elle emportait avec elle toutes ses créations. Elle s'est retrouvée sur une scène. Elle a présenté ses œuvres et instruit les nouveaux élèves. Cela ressemblait à un auditoire. Elle était admirée, entourée. Lili s'est réveillée, le sourire aux lèvres. "Qui sait?", s'est-elle dit, "cette tumeur, c'est peut-être l'occasion de changer de vie, cette vie seule mais étouffante, et de vivre un peu de mes rêves."

Elodie

Le journal télévisé

Lundi soir, au journal télévisé, le présentateur annonce une sécheresse au Soudan qui laisse des milliers d'adultes et d'enfants sans espoir d'être nourris dans les prochaines semaines.

Mon mari réagit:

Avec toute la nourriture que l'on gaspille à travers l'Europe et le reste du monde, on pourrait les nourrir...

Ma fille adolescente répond:

Ouais, c'est politique tout ça... ça doit arranger quelqu'un de les laisser mourir de faim!

Sur ce, j'interviens aussi:

Mais que font les dirigeants de ce pays? Pour faire la guerre à leurs voisins, ils dépensent des fortunes mais pour nourrir leur population, il n'y a plus personne...

Mardi soir, autre journal télévisé, même présentateur qui annonce que nous consommons trop d'antidépresseurs en Belgique.

Réaction à la maison: c'est normal, tout va mal! Nous sommes tous les trois d'accord.

Mercredi soir, je me dis qu'on ne devrait peut-être pas regarder le journal télévisé...

Mais est-ce que ça éviterait les mauvaises nouvelles? Ce serait trop facile.

Jeudi soir, j'hésite une nouvelle fois mais mon mari veut entendre les réactions suites à l'annonce de restructuration chez Duferco.

Je râle un peu, la semaine avant c'était Ford, avant encore c'était Arcelor-Mittal.

Devant mon peu d'intérêt à ces nouvelles, mon mari m'interpelle:

Tu te rends compte, tous ces hommes qui vont perdre leur emploi... Beaucoup d'entre eux ne retrouveront plus rien.

Bien sûr que je comprends! Ce qui me rend malheureuse, c'est de penser aux difficultés financières qu'ils vont devoir affronter.

Vendredi soir, on change de chaîne pour regarder un autre journal télévisé: le présentateur annonce que le gouvernement doit trouver des milliards en plus pour boucler le budget.

Dans ma tête, je relie les nouvelles de la veille, les pertes d'emploi et maintenant plus d'argent pour le gouvernement.

Je débarrasse la table du souper avec mélancolie.

Ma fille est montée dans sa chambre sans rien dire, mon mari a allumé l'ordinateur et je reste dans la cuisine, devant l'évier.

Notre révolte est devenue muette car nous nous sentons dépassés.

Paola

L'homme et le fusil

Je tue pour prendre à mon voisin. La guerre, la violence...

Je tue pour devenir riche. Le pétrole, l'argent...

J'élimine pour prendre la place de l'autre.

Tout pour moi. Je tue, je ne partage pas.

Nicole

La femme nue

Je choisis de vivre librement. J'ose. Je pose nue, et alors?

Je suis complètement indifférente aux regards qui me jugent.

Au diable les préjugés, les ragots... ils ne savent pas pourquoi je me dévoile.

Pour le fric? Non.

C'est parce que je me sens belle, la nature m'a donné ce cadeau.

Ce n'est pas de la provocation, c'est tout simplement de l'art.

Je vis comme tout le monde, chacun le voit et pense comme il veut.

Je m'en moque.

C'est mon choix.

Nicole

Histoire vraie

Après 16 heures, tout était silencieux à la maison. Soudain, on a frappé très violemment à la porte; la petite fille de mes voisins, en larmes, m'appelait au secours. Elle tenait par la main son frère de trois ans et sa sœur de cinq ans. Viens vite car papa a bu et a mis le feu dans le garage. Il est tombé, il commence à brûler.

Voyant de la fumée s'élever au-dessus du garage, je ne suis pas restée indifférente à son appel au secours et je me suis précipitée, suivie de mon mari, vers le lieu indiqué, rempli de produits inflammables.

Mon mari a eu juste le temps de retirer le papa du brasier en agrippant ses pieds.

Pendant ce temps, je suis allée chercher du secours auprès d'autres voisins

et la maman avait appelé les pompiers. Un monsieur connaissant la réanimation a fait du bouche-à-bouche à l'alcoolique inanimé et, heureusement, l'a ramené à la vie car, quand même, il est le père de six enfants et un être humain. Police et pompiers ont fait leur devoir puis sont partis.

Le père est allé se réoxygéner les poumons à la clinique, mais il est loin d'être guéri. L'assistance sociale, pas indifférente à ce cas, a reçu la fille de huit ans plusieurs fois pour en parler.

Chaque jour, je vais chez eux voir comment il va, non sans une certaine appréhension.

Annie

Le lavoir

La jeune fille écoute sa musique préférée dans des écouteurs.

Elle chante, danse sans se soucier du bruit infernal des tambours des machines à laver.

Elle est indifférente à cette vie de dingue.

Pourquoi ne pas prendre la vie du bon côté au lieu de se lamenter et subir des choses déplaisantes?

Après tout, je m'éclate, dit-elle, et suis complètement indifférente

à ce monde robotisé.

Je suis dans ma bulle, j'avance comme ça et je me sens bien.

Nicole

Seule face à l'indicible

Debout, dans cette rue, il y a moi et des tas de gens.
Ils sont pressés.
Je suis figée.
Je viens de franchir le seuil de ma porte d'entrée, descendre les 6 marches.
Une épreuve.
Le vent souffle fort. C'est l'automne. Je regarde ces gens.
Tout va trop vite.
J'ai peur. Je fais quelques pas.
Le parc n'est pas loin.
Le sol est dur sous mes pas.
J'ai l'impression qu'il résonne et qu'on n'entend que moi.
Je vois mon amie qui m'attend sur un banc.
Elle voulait que je sorte, pour une fois.
Je suis arrivée au parc.
Toute cette vie autour de moi m'angoisse.
C'est horrible. Elle me regarde, ravie. "Coucou!" me dit-elle.
Elle me fait un signe à s'arracher le bras.
L'angoisse m'envahit encore plus.
J'avance jusqu'à elle.
Mon corps lourd se traîne jusqu'à ce banc.
"Bonjour." Je ne souris pas.
"Tu vois, c'est bien, tu es enfin sortie."
"Je suis là."
"Tu vois, ça va aller. Progressivement, si tu sors ça va aller mieux."
"Peut-être."
"Mais si! Fais-moi confiance. Je suis ton amie. Tu n'es pas seule."

Elle ne comprend pas. Je suis seule avec ces angoisses.
Je souffre et je ne sais pas pourquoi.
Mon corps est une prison. Mon esprit est en enfer. Je cherche une issue...
J'ai peur. J'ai peur de la vie.

"Je suis tellement heureuse qu'on se fasse une petite sortie depuis tout ce temps!
Tu préfères qu'on aille au cinéma ou boire un verre?"
"Je ne sais pas. On peut juste rester ici, un peu."
"Tu es sûre? Ça te changerait!"
"Je préfère."
"Je ne te comprends pas. Tu déprimes mais si tu ne sors pas ce sera pire encore. Profite de la vie."
"Ce n'est pas si simple."
"Mais bon sang! Toi qui as tout pour être heureuse: une famille, une belle petite maison, un travail..."

Elle ne comprend rien, comme personne.

"Arrête, s'il te plaît! Tu m'as déjà dit ça. Je ne veux plus entendre ça. Je souffre et je ne souhaite pas, en plus, culpabiliser. Viens, on rentre chez moi. Je me sens mal ici."
"Je ne voulais pas te blesser. Je veux juste t'aider."

Tu es partie si loin

Tu es partie si loin, à qui la faute?
Avant, tu étais là, présente, dans les villes, les villages, les foyers.
Mais la vie a changé. Ils t'ont balayée, nettoyée.
On pouvait toujours compter sur quelqu'un.
Solidarité, entraide, soutien...
C'est comme tu veux, peu importe ton nom, on s'en fout.
Chacun a fermé sa porte.

Tu es partie si loin.

Dans les rues: le chômage.
Dans le Sud: la misère.
Partout: la souffrance.
A côté de nous, la faim, la peur du lendemain.
Aux décideurs, aux coupables, aux assassins: nous les femmes à barbe ou à talons hauts,
nous sommes prêtes à tout pour que tu reviennes.
Si tu cherches un refuge, tu peux compter sur nous. Chez nous, il fait chaud.
Chacun y trouve sa place: un lit pour la nuit, un repas chaud, un endroit bien au chaud.
On ne pourra pas dire qu'on n'a rien fait.
On pourra te reconnaître dans nos yeux.
Ensemble, nous sommes plus forts.

Elodie

Conversation sur le trottoir

Salut, ça va?

Très bien et toi?
Oui, ça va...
Tu fais quoi ce soir?
Oh, rien de spécial, je pense...
Ah, je pensais t'inviter toi et ta famille chez nous pour l'anniversaire de Marie.
J'avais vraiment oublié. Je vais demander à Anne si elle ça l'arrange et je te rappelle.
Ça va! Pas de problème.
Oh, mais j'allais totalement oublier le match de basket de Lucas. Je vais essayer
de m'arranger au mieux.
Tu pourrais le laisser avec oncle Charles. Il s'en occupera parfaitement. De toute façon,
il n'aime pas tellement les fêtes.
Mais c'est une excellente idée... Je vais l'appeler et je te rappelle tout de suite.
Ok, à tout de suite.

Oui, à tout de suite.

Lilia

La religion

Essayons de comprendre. Pourquoi tant de religions différentes? Dieu, Allah, Bouddha, Jéhovah...
Quelle que soit la nôtre, nous sommes tous égaux devant la mort.

Nicole

Les sans-abri

Nous sommes indifférents
à la pauvreté.

Nous détournons le regard pour ne pas voir.
À la sortie des grandes surfaces, des mères
avec leurs petits demandent une petite pièce.
À la sortie des autoroutes, des handicapés
tendent leur main derrière la vitre d'une
Mercedes arrêtée au feu rouge.
Combien d'immigrés se présentent au CPAS
et demandent des colis de vêtements et
des repas chauds l'hiver?
En 2012, le problème n'est pas résolu.

Combien de temps encore faudra-t-il aux
politiques des pays du monde entier pour
comprendre qu'il est plus important de nourrir
les populations que de construire des monu-
ments qui ne représentent rien ?

**On doit prendre conscience de
la réalité et faire changer les choses.**

On n'a plus le droit d'avoir faim ni d'avoir
froid aujourd'hui.

Nicole

Histoire vécue

Hier, gentiment, le lave-vaisselle s'est vidé tout seul.
Quel miracle! Qui donc est passé par là?
Mon mari, puisque nous sommes deux et ce n'est pas moi.
Je suis sensible à ce genre de manifestation et très heureuse
qu'il ait pris conscience que j'existe.
Par contre les récits de ses aventures avec l'un ou l'autre
compère, très nombreux, me laissent de glace.
Je réponds par un hochement de tête et un oui glacial,
avec une indifférence surprenante.
De temps en temps, je prends le temps de lui répondre.
Par contre, lui est sensible à un geste anodin, lui apporter
une tasse de café lorsqu'il regarde un reportage à la tv.
Etant de nature indépendante, je me suis débrouillée
seule toute la vie.
Maintenant, l'âge aidant, j'apprécie ces petits gestes amicaux
auxquels je ne suis pas indifférente.

Annie

Aveugle?

La foule enjambe le corps d'un SDF
allongé sur le sol, avec comme
oreiller un bout de carton.
Personne ne se demande s'il a
besoin d'aide ou, **tout simple-
ment, s'il respire encore.**
L'indifférence ne serait-elle pas
le fait d'être aveugle et même
ignorer les autres, les plus petits,
les plus vieux, les plus malades?
La vieille dame du troisième
habite-t-elle encore là?
Dans les pays en guerre ou dévastés,
s'occupe-t-on des personnes?
Non, c'est trop loin, hors limites,
loin de ma vue.
Ne penser qu'à soi évite de penser
aux autres.
Il y a le "ne rien faire" pour éviter
de faire.

Annie

Les auteurs

Annie,
Lilia,
Nicole,
Paola,
Elodie.

L'ange

L'ange m'a parfois aidée; dans certaines situations, il a donné des réponses à nos questions, il m'a aidée à trouver le chemin. "Que faut-il faire?"
C'est un guide. Je crois en Dieu, je crois aux anges. Chaque fois que j'ai eu un problème, j'ai demandé et il m'a donné des idées pour sortir de situations difficiles.

Il y a deux visages sur mes épaules:
l'ange et le diable.

Mon futur est de mourir. J'ai bien vécu, je n'ai pas fait de mal, je n'ai blessé personne. Je pense que j'irai au paradis.

Lilia

Mon amoureux!!!

Mon cher, mon ami,
mon amour, mon cœur,
Si tu tardes à venir à mon secours,
moi je suis triste, mon cœur est esclave,
je t'aime moins. Je ne peux pas t'appeler
par ton nom, mon cœur est occupé par toi.
Aujourd'hui, je ne dormirai pas sans toi,
vous êtes mon Roméo, je pense à toi, comme
l'hiver on pense au soleil. Si tu viens tard
chez moi, je suis décidée. Alors, je t'attends
mon amour, mon soleil. J'ai besoin de toi.
Je suis malade pour toi. Je t'aime mon amour,
le dernier de ma vie.

Lilia

La jeune fille qui fume

L'alcool,
le tabac,
la drogue...
Et alors? J'en ai besoin.
Mais, et ta santé?
Je m'en fous, je demande
rien à personne.
Je fais comme je veux,
pas de comptes à rendre,
c'est pas ton argent.

Nicole

Maman

Maman, tu es partie si loin,
Du haut de mes 12 ans, je n'ai pas mis
de mots sur tes peurs,
Je sais que tu n'as pas fait le bon choix,
As-tu eu peur de ne pas assumer?
Quelle qu'en soit la raison, je ne te donne
pas raison.
J'ai longtemps rêvé de toi, je n'y com-
prenais rien,
Maman, tu es partie si loin, tu n'as jamais
dit que j'étais jolie,
Tu t'en balances de ce que je pense, à qui
la faute?
Maman, tu es partie si loin!
Tu ne m'as pas laissé le temps de me
reconnaître dans tes yeux,
Maintenant, c'est moi qui m'en balance,
J'ai d'autres souvenirs qui m'ont aidée
à grandir,
A partager chaque jour un peu
d'amour aussi.

Paola

la Centrale Culturelle bruxelloise

La Centrale culturelle bruxelloise (CCB asbl) a été fondée en 1982 par la FGTB. Service d'éducation permanente et d'insertion socioprofessionnelle, elle développe des activités de formation et d'animation dans l'espace social, politique, économique et culturel et propose divers services aux travailleurs (aide à la recherche d'emploi, formations gratuites de remise à niveau des connaissances, orientation...).

Le cours de français de la formation de remise à niveau a tout naturellement permis de rentrer dans le processus d'un atelier d'écriture sur le thème de l'indifférence. C'était aussi l'occasion d'approfondir les notions de solidarité, de respect des différences, d'égalité et d'exclusion, en favorisant le plus possible les réflexions et les échanges de points de vue. Les participants au projet étaient des adultes d'âges, de cultures et d'horizons différents, tous inscrits à la formation de base de la CCB.

Nous sommes allés à la rencontre du thème de l'indifférence en débutant par un travail oral d'échanges, de témoignages, de réflexions personnelles, en nous penchant sur ce que ce thème avait déjà suscité de textes, de poèmes, de chansons. Entendre et recueillir la parole d'artistes, d'écrivains, de philosophes, s'ouvrir à la pensée d'autrui. Des sorties culturelles furent également l'occasion de mettre en miroir certaines pièces de théâtre ou expositions avec la thématique. Le réel et l'art au service de débats, défrichage du thème, exploration...

Le travail d'écriture commença alors, d'abord par petits groupes, pour favoriser l'émergence des mots à partir du thème et du matériau récolté préalablement. Ensuite, de manière plus sauvage, sans aucun frein, une broussaille de mots inspirés par l'indifférence fut inscrite au tableau. Il fut alors question de "lâcher prise" par le biais de la parole; le voyage des mots s'enrichit de tout ce que celle-ci livre lorsqu'elle est immédiate, instinctive. Les mots, explosés comme des couleurs, purent désormais être reliés, regroupés par thème et donner naissance à des familles de mots, des histoires possibles, nuancées, ambivalentes ou tranchées, voire contradictoires.

Après la joute explosive des mots, un retour à la concentration fut nécessaire afin d'aboutir à la focalisation du regard individuel, au surgissement d'une image personnelle par l'écriture d'une seule phrase. Concision des mots à partir d'un thème aux explorations infinies... Nous pûmes enfin plonger plus profond, déranger l'écorce, dépasser la frontière, aller plus loin dans l'écriture et ouvrir le plus largement possible les fenêtres de l'inspiration.

Les participants apprirent ainsi à "travailler" la matière, à la malaxer, l'entrechoquer, à combiner, frotter, marier les mots et les images nées des précédents ateliers. Beaucoup de textes ne furent au final que le levier, l'amorce, pour aboutir à plus essentiel, pour nous permettre de nous acheminer ensemble vers le rivage d'une poésie en liberté.

Tatiana Gerkens, formatrice

L'indifférence...

Moi l'humain qui n'a pas honte de sa faiblesse
De sa haine
Moi l'humain qui n'est pas fier de sa force
De son intelligence
Moi l'humain qui a la chance d'être en vie
Et dont l'amour brûle dans les veines
Je fais un rêve...
Dans le brouillard,
Un bateau caché par la peur
Coule
Dans l'ignorance
De ceux qui croient que l'absence d'une hélice
Puisse emmener une croyance
À la dérive
Corps glacé
Armure silencieuse
Les blessures invisibles
Ferment la porte de l'espoir
Cendres de l'isolement
Ils ont des yeux mais leur regard est absent
Mépris de l'autre
Ils marchent côte à côte
Mais rien ne les relie
Les icebergs envahissent les cœurs
Méfiance
Transparence
Froid de l'impuissance
Paralyse de la déshumanisation
L'indifférence est comme une flamme
Plus elle brûle
Moins on ressent la douleur
C'est la mélodie d'une seule note
On l'interprète comme on veut
L'indifférence reste un mot sans réponse
Ni définition...

Les auteurs

Samira Sirat, Najat Laarbi, Asmae Sghir, Yamina Haffar, Fatoumata Barry, Hadja Diallo, Noëlle Zon, Angelo Battista, Wissam Chari, Fernando Fernandez, Mariamma Mikeyina, Souad Ben Younes, Naïma Aloite, Hafid Zaouyati.

club “Maison de Venise”

asbl sanatia

“Quand tu as lu les textes la dernière fois, je me suis rendu compte de ce qu’on avait écrit, et je me suis rendu compte qu’en fait, on n’était pas bêtes.”

Botwala, prison de Forest

Les rencontres hétéroclites sont bien souvent les plus riches!

Lors des ateliers de la Zinneke parade, la collaboration extraordinaire entre les artistes, les voisins, les amis, les détenus de la prison de Forest, l’école d’enseignement spécial Sainte Bernadette, les membres du Club “Maison de Venise” de l’ASBL Sanatia, spécialisée en santé mentale, nous a donné envie de continuer l’aventure, de transmettre notre vécu.

Écrire.

Créer un cabaret!

Se retrouver sur scène, partager ses moments inoubliables, sortir des sentiers battus, mais aussi dé-stigmatiser la maladie mentale, les différences, quelles qu’elles soient.

Claudine Tondreau, écrivain, nous a guidés dans l’écriture, nous a fait jouer avec les mots. Rachel a été porte-parole des prisonniers de Forest. Christine nous a accueillis chez elle.

Sanatia asbl

“La vie n’est pas écriture, mais c’est notre seule façon d’exister.”

Patrice Varelz, Club Maison de Venise

Un atelier d’écriture, avec ses participants de tous bords, dont l’objectif n’est pas à priori “littéraire”, fait naître des textes pleins de surprises et de fraîcheur. La gravité, la gaieté, la sincérité et l’imagination, à tous coups, sont au rendez-vous. Chaque moment est intense. Chacun écrit dans le plus grand sérieux, porté par l’élan du cœur, chargé de son passé, sur les ailes du désir. Il s’agit, me semble-t-il, d’un acte de liberté, une liberté si pure et soudaine qu’elle en est tendre, miraculeusement envolée. C’est la raison pour laquelle ces œuvres nous touchent profondément, et parfois nous font rire, qui que nous soyons, toutes différences abolies. Car il s’agit bien d’art à l’œuvre. On ne peut que remercier les artistes.

Claudine Tondreau, écrivain, animatrice

Club “Maison de Venise”/Sanatia asbl (1050 Ixelles)
www.sanatia.be

La Différence

“La différence, celle qui dérange...”
La différence m’attire, m’interpelle, m’intrigue,
Elle est une frontière, une passerelle entre
deux crevasses,
Elle est black and white, le yin et le yang,
Elle va d’un extrême à l’autre : d’un point
de vue racial, physique, psychique, sexuel...
Elles se rejoignent au niveau de certaines
valeurs religieuses, culturelles ou autres,
...*Les opposés s’attirent...*
un débat, une rencontre, une amitié,
L’intérieur et l’extérieur des institutions psy;
D’un vécu à un autre,
d’une chance à une malchance,
Un bonheur, un malheur;

Bénédicte

Un petit garçon
Une grande fille
la normalité
la différence
et
l’indifférence
sensible
et/ou
insensible
Je m’en fou
fou le camp
ôte-toi de mon chemin
lalala lalala
j’en ai rien à cirer

Béatrice

Boyrouth

ville polluée
grise
on s’y asphyxie
tes cheminées fument
du matin au soir
les déchets des poubelles
sont régulièrement jetés
dans la ville... il y fait chaud
habitants
restez enfermés chez vous le plus possible
l’air a une odeur nauséabonde
les rues sont tellement sales
qu’on ne sait où mettre les pieds
les personnes âgées meurent
à court terme tellement l’air est lourd,
des bactéries et des microbes virulents partout...
comme un nid
nonobstant
je m’en fou
parle à mon cul ma tête est malade,
pas tout à fait ok car quelle est la solution?
que faire? des élections:
“faut préparer des combinaisons
et des masques à évaporation -
et un antivirus car comme
t’as dit trop de microbes!...”

Christine DR

L’eau de mer en pleine évaporation,
Tempête de soleil, ça craint!
Que faire, où aller? Perdus, noir...
Pourquoi?
Non?!
Un virus!
Une allumette et vlan, plus de poissons,
plus de pêcheurs, plus à manger...
Mais faut y croire.
Et la lune?
Comment lui adresser nos vœux?
Bon, embarquement immédiat, un enfer,
Trop chaud!...
Nonobstant: après vous les mouches.
Basta! Moi, je reste.
Mer, soleil, poissons, pêcheurs...
J’adore! Aucune raison de fuir.
Rien à cirer de ces jérémiades.
L’enfer c’est antarctique,
pas la Chalcidique, j’embarque demain,
ou tout de suite!

Bénédicte

Il y a quelques années, j'ai vécu dans un petit village. Par respect pour ses habitants et les choses sensibles qui vont être racontées ici, je tairai son nom.

Un couple vivait dans la maison mitoyenne à la mienne. Il vivait là depuis toujours, aussi je me suis vite attachée à eux, ce qui m'a beaucoup aidée pour m'intégrer dans la vie du village.

Rida m'apportait toujours des petites gourmandises, "les meilleures qui soient", me disait-elle sans cesse, "tu n'en goûteras jamais d'aussi bonnes!". Rida répétait sans cesse qu'elle connaissait tout, qu'elle savait tout faire et que je ne devais jamais hésiter à lui demander de l'aide. "Autant partager son savoir et son intelligence!" disait-elle en levant la tête. Et c'est vrai qu'elle m'avait souvent aidée à réparer ma voiture, changer un pneu, et même réparer une partie du toit qui fuyait!

Son époux, Rido, à l'image de sa femme, se vantait de savoir faire pousser des pommes de terre comme nul autre dans le village. "Une année, toutes les pommes de terre sont mortes à cause du mildiou! Une année sans patates! Toutes! Non! Les miennes étaient resplendissantes! Je les ai vendues à prix d'or sur le marché!".

Bref, Rido et Rida étaient des voisins charmants...

Mais.

Leur vantardise est vite devenue insupportable pour tous les habitants du village. Rido le roi de la pomme de terre, Rida par-ci, Rida par-là... C'était devenu épuisant.

Un soir, à leur insu, nous nous sommes tous rassemblés dans une grange, pour désigner des messagers qui iraient leur dire qu'à cause de leur vanité épuisante, les villageois les fuyaient.

À l'heure dite le lendemain, quand les messagers voulurent remplir leur mission, ils ne purent sortir de chez eux. Le village était envahi de mouches, des milliers de mouches. Et au milieu d'elles, Rido et Rida se dépêtraient. Ils semblaient énormes. Dans le bourdonnement des mouches on entendit une villageoise annoncer: "Ceci est l'enflure de l'égo."

Rachel

Albert Obelo est une petite ville, comme son nom l'indique, où toujours il fait beau, 25° ni plus, ni moins, parfait. Vers 16h00, tous les jours, une toute fine bruine tombe, juste pour embellir les feuillages, pour faire tomber la poussière.

A Albert Obelo, presque tous les hommes s'appellent Alberto et presque toutes les femmes Alberta. Tous ont le sourire aux lèvres et l'œil pétillant.

Comme le climat y est réglé comme une horloge, tout y est réglé comme une horloge, et au loin on peut entendre le tic tac régulier.

Caroline

Les affaires du monde, c'est pas tes affaires !

Écoute Marcello, ce n'est pas comme cela que ça doit se passer! Actuellement, la Femme (dont moi ta femme et future ex-femme) prend le dessus dans la société, le monde, la terre, l'univers. La colère transperce comme quand tu transpires en passant avec le "swiffer"! J'suis au bout!!

Au bout du rouleau!

C'est clair:

- règle n°1: l'ordre et le respect
- règle n°2: l'obéissance
- règle n°3: stop avec ta colère et tes larmes de crocodile

Euh, Marcella: "Je me permets de te demander si je peux juste te répondre par le non verbal, car même un cri, ça m'angoisse: oui de la tête, puis non de la tête, puis oui... et même okidoc."

Mais il y a un dernier mais S.T.P : "Demande le divorce, délai please, dans un ou deux jours."

Et un soir, le jour J, ils divorcèrent, puis se remarièrent et eurent beaucoup d'enfants.

Avant de commettre un acte d'une telle colère, même non verbale,

tournez votre langue 7 fois dans la bouche avant de parler!

Bénédicte

Je m'en fou

Je m'en tape

Rien à cirer

Dégage

Ça glisse

Équilatéral

Je m'en balance

Catherine

On ne sait pas s'il est venu du ciel ou s'il a émergé des tréfonds de la terre, on ne sait pas s'il va rester là ou si de petites roues vont soudainement s'animer. On ne sait pas qui l'a amené là, ni pourquoi. Personne ne sait combien de temps il va rester. J'ai dit *il*, mais c'est peut-être *elle*? Personne ne va pleurer quand elle partira, ça c'est sûr. Est-elle venue nous annoncer la fin du monde? Merci Bertrand! Tout s'est très bien passé. Mais je ne mettrai pas la veste rouge avec le dragon dans le dos.

Christine

- Un ouragan vient de se déchaîner à Rockport. Ce petit port du Texas a été dévasté la semaine dernière par des vagues gigantesques. Tout a été emporté: les maisons, les voitures et même les bateaux. Il faudra du temps pour que la situation se stabilise. Les habitants ont fui. Les pêcheurs essaient de se recycler dans la récolte des pommes de terre, à quelques kilomètres de là. Seul subsiste le phare en pierre qui a donné son nom à la ville.

Nonobstant, tout le monde s'en balance.

- Effectivement, tout le monde s'en balance! La ville de Rockport a été dévastée mais les habitants ont su prendre sur eux et ne pas se laisser abattre: les pêcheurs sont devenus des cultivateurs de pommes de terre et c'est très bien. La pomme de terre est un élément de survie qui existe partout dans le monde et avec laquelle on peut faire de nombreuses recettes: des röstis, des patates grillées, de la purée, des pommes de terre au four, dans la cendre, pour les intolérants au gluten, du pain aux pommes de terre, des croquettes, des gnocchis, j'en passe et des meilleures.

Quant au phare en pierre, à moins qu'il ne soit à vendre, je n'en ai rien à cirer.

Les affaires du monde, c'est pas tes affaires!

- Elle l'aime à la folie. Tellement qu'elle en fait une fixation. Elle va le voir tous les jours. Fixation n'est pas le mot juste, obsession convient mieux. Marta ne pense qu'à ça. Plusieurs fois par jour, elle se rend au distributeur de billets et retire la plus petite coupure possible. Quand la nuit est calme et que son sommeil se fait profond, les voisins entendent un sifflement : "Ssss... ououou, Ssss... ouououou, Ssss... ouououou...". Le matin, elle se met en route de bonne heure. "J'y vais", répète-t-elle. "Tu vas où?", lui jette Marto, totalement indifférent. Il est bien content qu'elle parte. Il descend à la cave et poursuit son travail. Derrière l'armoire, il creuse un tunnel. Depuis des mois. Ou plus. Il a repéré que la Banque Bel-Machin est venue s'installer dans sa rue, deux maisons plus loin.
- Et la superbe?
Rosa arbore avec superbe son nouveau manteau en peau de dalmatien, je la rencontre au coin de la rue, encore en bleu de travail, elle me toise d'un regard méprisant. Rosa est la femme de Roso, qui se promène à son bras, fier comme un paon de se pavaner avec cette superbe blonde platine d'un mètre quatre-vingts. Rosa et Roso ont perdu toute leur fortune lorsque leur agence immobilière "Demeures et Palais" a fait faillite, mais ils tiennent à garder la tête haute. Ils n'ont pas changé leur train de vie et organisent encore de grandes fêtes où les lustres du salon brillent de tous leurs feux, mais les mauvaises langues disent que ce sont des mannequins dont on voit bouger les silhouettes à travers les rideaux.
- Les affaires du monde c'est pas mes affaires !

Qui sait où on sera samedi ?

- Samedi je serai dans les limbes comme d'habitude, samedi est et sera un samedi comme tous les autres samedis avec un poisson dans mon aquarium.
Un souhait du samedi précédent serait d'acquérir, comme je l'ai vu un samedi, samedi passé en huit, une race de chien comme j'ai toujours admiré depuis.

Toujours et à jamais, un vrai de vrai bouledogue anglais, un pédigrée de 2000 euros. Un chien charmant, qui est tellement laid qu'il en devient beau.

C'est ainsi que Stblz (personnage de Tintin dans mes limbes d'enfant) hantait mon imaginaire. Avec un tel allié, samedi je pourrai affronter n'importe quelle, enfin n'importe quelle fin du monde.

- Mais pourquoi un tel allié?
- Parce que le chien de cette race, messieurs et mesdames, a un tel museau et il est prêt à affronter dans les combats à mort dans les spectacles uniquement réservés aux nobles anglais.
- J'aime le soleil, ça calme mes humeurs et embellit mes journées.
Je suis une épicurienne, j'aime les bons plaisirs de la vie.
Je n'aime pas avoir froid.
Mais tu sais ce que je préfère c'est la pâtisserie, toutes les sucreries, les desserts raffinés.
- Et si je te dis qu'en fait, je n'ai qu'une envie, c'est d'arrêter de penser à ce que je ferai demain?
Que me réponds-tu?
- "A chaque jour suffit sa peine" me disait toujours Alberto en regardant du coin de l'œil sa femme Alberta.
- Je te dis que j'en ai marre des cons. Un con c'est celui qui ne peut, qui ne réfléchit pas, qui pense comme les autres. De la personnalité s'il vous plaît!
- Puisque c'est ainsi il y a des choses qu'on ne peut changer, c'est comme ça et pas autrement. Je peux changer les choses dont je suis capable. Accepter les autres.
- J'aime vivre le moment présent, intensément, sans penser au lendemain et me laisser emmener là où jamais je n'aurais cru pouvoir mettre les pieds.
Je n'aime pas la méchanceté gratuite, l'autorité abusive, l'inégalité sous toutes ses formes, l'injustice.
Mais tu sais ce que je préfère c'est qu'on soit le week-end, que je sois à la maison, que j'aie du temps, et que rien ne m'oblige à rien.
Et je citerai cette phrase célèbre, surtout pour ces moments là: "et surtout qu'il ne se passe rien".
Tu veux vraiment connaître le fond de ma pensée?
Je suis une invétérée paresseuse, la reine du sofa, la déesse des choses à grignoter et le fond de ma pensée ne se résume à pas grand chose mais c'est profond. C'est: "miam, c'est bon!".
- Et si je te dis que moi aussi j'adore ne rien faire, ne rien faire et s'arranger pour ne rien avoir à faire, c'est tout un art. Que me réponds-tu?
- Oui, c'est tout un art, c'est pas comme Rosa et Roso qui s'arrangent pour s'agiter alors qu'ils pourraient ne rien faire.
Je te dis que tout peut être génial et merveilleux, le tout est de trouver le bon angle.
- Puisque c'est ainsi, quand l'angle ne convient pas, c'est très simple, il suffit de changer de cap.
Il est vrai que quelques fois un petit coup de pouce est parfois bien nécessaire! Merci les amis!

Un corps sans tête, avec des bras et des jambes. C'est un ersatz, un gros mensonge. Cela n'a ni queue ni tête et des racines. Ses ailes sont ouvertes, il en a bien une dizaine, émeraudes et translucides. Dans l'espace intersidéral, avec tellement d'élégance. Mais là, au milieu de la ville, les voilà figées. Et cela ne bouge pas, ne réagit pas. On le traite de monstre même pas maternable. On ne lui a pas donné de voix! Pas loin de là, Manneken Pis pisser avec charme et naturel et tout le monde fait des *oh* et des *ah*. On lui a mis une veste de cuir rouge avec un dragon sur le dos. Il en jette comme ça!

Marie-Rose

Qui sait où on sera samedi?

Selon les Mayas, le 21 décembre 2012 marque la fin d'une ère. Une nouvelle ère, chic! De nouvelles espèces apparaîtront peut-être! Et d'autres... disparaîtront. Tant que ça n'est pas moi! Non, ce n'est pas de l'égoïsme. C'est juste que j'ai des tas de projets et un programme hyper chargé. Déjà, vendredi, je serai en vacances. Et comme le soir je dois aller au restaurant avec des amis, j'espère au moins que si fin du monde il y a, ce sera après 23h, histoire d'avoir le temps de prendre un dessert. Et tant qu'à faire, si ça pouvait être après mes vacances, avant mes factures, après mes projets, et puisqu'on en est là, encore quelques années, ce serait pas mal non?

Rachel

Je n'aime pas... Je n'aime toujours pas le trou au fond de ma poche.
Je n'aime pas me réveiller le matin quand il fait noir.
Je n'aime pas quand les gens posent des questions pénibles et qu'ils n'écoutent pas la réponse.
Et quand ils reposent la même question.
Et je te dis que la vie amène des surprises, des jours avec, des jours sans, qu'on ne peut jamais prévoir si le temps demain sera ensoleillé ou pas.
Que me réponds-tu?
Des jours sang, mais aussi il y a des jours où le sang me monte aux joues.
Je rougis comme si j'avais un coup de soleil, même s'il pleut averse.
Je te dis que rougir c'est merveilleux, c'est la vérité qui l'emporte sur le mensonge, c'est l'émotion qui l'emporte sur la froideur, le feu sur la glace.
Puisque c'est ainsi, je continuerai de rougir, de sentir le sang me remplir ma tête.
De toute façon c'est absolument incontrôlable. Je ne sais rien y faire, je suis comme ça et le resterai.
Mais maintenant je crois que je rougirai avec plaisir, avec fierté...
En disant ça je me dis que du coup, peut-être je ne rougirai plus!
Mais déjà le sang me monte, monte, monte.

Écrire autre chose

Marcher sur son ombre

Râler sur le voisin qui systématiquement sort ses poubelles avant l'heure

Tailler la mine de son crayon en plongeant intensément son regard dans celui de son amoureux

Guetter la lune pour lui confier ses secrets

Se promener au clair de lune

Penser à sa prochaine lune de miel

Boire les paroles de son chéri

Et moi je continue à te dire que j'aime les miettes de pain dans le lit à cause des petits déjeuners romantiques.

On continue à faire les courses

À se brosser les dents

À se laver les oreilles

À se regarder dans le miroir en souriant

À effeuiller une marguerite

À baptiser mon bouledogue anglais que je nommerai SKBLZZZ et qui rempli d'amour sera super baveux sur ma figure. Ils ne peuvent avoir qu'une seule portée.

À se passer en boucle "And now this is Christmas and what have we done?" en chialant sur le monde.

Et moi je continue à te dire que la fin du monde n'arrivera que quand le vide s'installera, que quand plus jamais il n'y aura de répondant, que quand tout le monde sera identique, et qu'il n'y aura plus de sel.

Texte à plusieurs mains

La vache! Une lettre dans ma boîte aux lettres. Mon écriture, oui, pas de doute, mon écriture, pourtant, je le sais, j'en suis certain: jamais je ne l'ai écrite!

Bonjour, mon nom est Manini Chattayée, tu ne me connais pas mais je suis ton frère jumeau. Mon nom ne te dit rien, mais comme de bien entendu, il y a une explication. Je suis né en 1960, le 16 mai, comme toi, un quart d'heure avant toi. L'infirmière m'a pris dans ses bras, m'a lavé, habillé et m'a emmené. Elle m'a toujours dit que mon premier regard, suppliant, l'a guidée dans son choix. Ta mère, notre mère, mère célibataire, seule, anesthésiée pour la césarienne, n'en a jamais rien su.

Sur son lit de mort, ma mère, ma mère adoptive, m'a tout avoué. Difficile de vivre avec un tel secret.

Me voyant toujours hésitant dans mon choix, rêveur, absent la plupart du temps, elle s'est enfin décidée à m'avouer son vol. Car c'est bien d'un vol dont il est question.

A l'âge de 14 ans, j'ai fugué, je me cherchais. J'ai lu que toi aussi tu cherchais à rattraper ton ombre.

Je n'aimais que la nuit, sans lune, car pas d'ombre. Enfin serein, plus besoin de toujours vouloir la rattraper, je ne la voyais plus, j'arrivais quelque peu à l'oublier.

J'ai très peu été malade, mais les rares fois où cela m'arrivait, je me sentais décuplé, double.

En apprenant ton existence, j'ai compris combien tu vivais en quelque sorte en moi.

Je t'ai cherché, je t'ai retrouvée!

Manini Chattayée

Ps: maman n'a pu s'empêcher de doubler une syllabe. Elle ne pouvait t'oublier.

Caroline

Bien cher frère,

Tu m'intrigues beaucoup, raison pour laquelle je t'invite à la MSP Sanatia, 45 rue du Collège à Ixelles. C'est simple, tu demandes à ton chauffeur de taxi une fois sur la place Fernand Cocq, tu lui demandes de tourner à gauche de la Maison Communale, rue du Collège, près de chez les flics, endroit tranquille, une rue à sens unique sur la gauche. Tu descends devant la façade classée MSP Sanatia. Là on te donnera un chèque taxi. Libre à toi d'y entrer en homme libre. Tu verras, l'intérieur est morbide et plein de charme en même temps.

Après ton introduction dans la maison, le conte et le compte à rebours Hänsel et Gretel peut se mettre en route, la sorcière étant le temps qui passe.

Ton cher frère jumeau.

Patrice

Bonjour Almazbeh,

Chouette alors, j'ai toujours rêvé d'avoir un jumeau, c'est un merveilleux commencement pour l'année 2013!

Et qu'en plus tu aies envie de me rejoindre, c'est inespéré!

Y a plein de possibilités de travail ici. Moi par exemple je colle des aiguilles sur des branches pour faire des sapins de Noël synthétiques. C'est bien payé et thérapeutique, ils appellent ça la carcéothérapie; après avoir collé les 23000 aiguilles qui forment un sapin, on est encore plus christique que le Christ lui-même.

Je n'ai plus le temps de te détailler toutes les possibilités thérapeutiques que tu trouveras ici, mais elles sont infinies. Je t'attends avec impatience, la cour de la prison n'a rien à envier aux plaines du Kirghizstan, le directeur aimerait bien d'ailleurs que quelqu'un s'occupe d'enlever la mousse entre les dalles...

Bisous, ta sœur bien aimée,

Christine

À 17h00 je suis à la gare du midi pour accueillir ma sœur jumelle... je suis plus tôt que prévu, presque une heure à l'avance... très excitée et en même temps troublée par des sentiments différents: l'hésitation, la peur, un peu de tristesse de ne l'avoir jamais vue et, pour parfaire le tout, simplement l'émotion.

À 18h00 tapante ma jumelle arrive, du moins je pense que c'est elle, elle est semblable à moi mais pas tout à fait et même pas du tout. Troublée, je suis de plus en plus troublée. Attirée par elle comme par un aimant et ahurie par le spectacle qui s'offre à moi, je me mets à sangloter... un long sanglot sans fin... et je pleure et pleure encore. Elle me reconnaît par le petit nœud vert que je porte à la boutonnière et que je lui avais décrit dans la lettre envoyée quelques mois auparavant. Elle me serre pourtant très chaleureusement dans ses bras, c'est une étreinte remplie d'affection, de tendresse et de sincérité comme si l'on ne s'était jamais quittées. Mais quelque chose me trouble très fort et je continue à pleurer, à pleurer encore... Quelque chose me frappe comme un véritable coup de poignard: elle est noire et moi je suis blanche. Mais cela n'a pas tellement d'importance, ce qui me choque et qui m'inquiète est que je me vois "moi", moi comme dans un miroir, dans le corps de quelqu'un d'autre, c'est le mystère de l'enveloppe et de son contenu, du contenant et du contenu.

Qu'est-ce donc que cette peur qui s'installe en moi? Peur des autres, c'est possible, mais peur de soi aussi. C'est ce sentiment qui m'envahit et qui m'attriste si fort... Cette jumelle si lointaine et si proche en même temps, qui est-elle vraiment? Et qui suis-je?

Christine DR

Le ver de terre verdit le long du verdoyant chemin de fer. Facile de venir au fumoir vendre du froment vert et fumer des cigarettes vertes, fluorescentes. Faire et refaire est toujours à faire. Vendre et faire, vendre est toujours à parfaire.

Christine DR

Sortir de ma torpeur pour me rendre compte à ce qu'elle est bien calme et volupté. En dehors d'ici s'offrant d'orner un cœur d'artichaut, on prend la poudre d'escampette pour dégringoler avec une peau de canard dans un blanc comme neige. Fort comme un bœuf je ne demande qu'à prendre le taureau par les cornes et de fait, tomber dans les pommes. Tout compte fait, je ne suis pas toujours aussi débile qu'il n'y paraît parce que je parviens à jongler toutes les fois pour en faire un texte tellement inapproprié.

Patrice

Mela, avec son cœur d'artichaut, quand elle a compris que son amoureux avait pris la poudre d'escampette, est tombée dans les pommes, juste dans le petit jardin devant l'église: son visage était aussi blanc que la neige qui couvrait les gravillons de Mela, avec son cœur d'artichaut, quand elle a compris que son amoureux avait pris la poudre d'escampette, est tombée dans les pommes, juste dans le petit jardin devant l'église: son visage était aussi blanc que la neige qui couvrait les gravillons de l'allée, aussi blanc que sa robe en organdi à peine sortie des mains de fée de monsieur Sarto, le couturier à la retraite qui avait bravé un temps de chien, pour la lui livrer. Et ce toursiveux n'est pas là!

Christine

La boîte du boa perd ses boutons.
Babar a perdu ses bas bleus.
La poule pond sur le pont avec la Pompadour qui boit du lait bien sûr!
La biquette perd ses boules. C'est bête pour la pétanque.
Le bête panda bouffe du bambou dans un baobab.
Le paquet de palet breton me fait du pied.

Rachel

De ta doudoune tarlée
Tu dois tondre les dates
Didon t'a tout dit
Dans les dunes de tulle
Ton daddy n'est pas dodu
Comme ta tata qui dîne de tartines
Ta tontine, dis, elle tente ton toutou tout dodu

Gugus, ké passa?
Mon gus...oh mon gus...Ké ka kaka??
Ke se passe-t-il? Qu'as-tu gugus? Dis-moi?
"gugugugaga kékéké...ké passa? Makeketué tué papa, makétué tué papa
Makétué tué pas..." Ah oké gugu

Bénédicte

Dialogues exquis en prison :

- ~ Qui l'eût cru?
- ~ Pas moi évidemment. Tiens-toi tranquille!
- ~ Que puis-je faire d'autre dans ce lieu? Que faites-vous ici en salopette bleue à écrire autour d'une table et à lire des textes qui vous font rire mais auxquels je ne comprends pas grand chose!
- ~ Ta gueule, on se ré-insère!
- ~ Ré-insère? Insère tout court, il me semble que ça suffit.
- ~ Ouais, ouais, fais le malin, ça te va bien, tu débarques, alors tu suis un peu le mouvement et sans la ramener!
- ~ Il est pas l'heure de la pause? C'est qui lui?
- ~ Elle, c'est elle, la pousse avec son muguet de torpeur homéopathique, il suffit un peu de fermer les yeux et gros dodo. Cavale en un temps trois mouvements point barre !
- ~ Ah bon, c'est une soignante, je n'aurais pas cru. Sympa tout de même, avec ses couettes, mais pas causante.
- ~ Prends encore un biscuit, on ira en acheter au Colruyt plus tard. Ne prends pas cet air ahuri. Et toi, ton lapin, il s'appelle comment?
- ~ Mon lapin s'appelle Proutchka. "Lapin qui pète, gare à la tempête".
- ~ Oui, qui l'eût cru que de tes steppes lointaines tu aurais traversé la planète pour venir coller des aiguilles de pin et faire des sapins de Noël synthétiques.
- ~ Au moins je me sens bien. Plus besoin de penser, plus besoin de prendre des initiatives, le geste automatique sauve!
- ~ Et pour Pâques nous allons faire quelque chose aussi: sans doute coller des plumes sur des cocotes en carton! C'est pas très savant, mais on s'évade...
- ~ Dis, mais le gars qui a envoyé toutes les aiguilles dans la gueule du gardien, où l'ont-ils emmené?
- ~ Il est l'heure d'aller se coucher, mais avant bien sûr, ne pas oublier de se brosser les dents! Demain quand tu te lèveras, tu verras, tu auras tout oublié, sauf ce geste, ce geste qui sauve, ce geste tendre: prendre la plume entre l'index et le pouce, le petit doigt pointé vers le ciel, lentement, très lentement approcher la plume de la cocote, et d'un coup sec, d'un coup vif, lui enfoncer la plume sur la tête.

Texte à plusieurs mains

Il fait mauvais, le temps laisse à désirer et la santé des personnes semble s'améliorer.
Je m'en fout, je m'en foux, je m'enfoux, je m'enffoux, je m'emfoux, je m'emffoux

Michel

Il y fait les quatre saisons en une journée, le mieux est de porter un maillot,
un imperméable, un chapeau, une paire de lunettes et un parapluie.
C'est doucement le matin et lentement l'après-midi.

Axel

- ~ Qui l'eût cru?
- ~ Aussi rapide que ça, sans étape intermédiaire, half en half, sans demi-mesure.
Où est-on ici? Au cœur de ta propre thérapie carcérale.
Viens ma chérie, je t'invite directement au centre de mon propre univers.
- ~ Je ne comprends rien ici, que faire?
- ~ Laisse-toi faire ...
- ~ Me laisser faire, pas question, on va me broyer, me déchiqueter!
- ~ C'est pour mieux te reconstruire!
- ~ Un véritable colosse aux pieds d'argile. Gare donc aux doux mollets qui te rendent à la fois colosse et autodestructeur. Douce sera la fin, la fin justifiant les moyens. Dors, comme tout à une fin, moi, ma fragilité serait le manque d'inspiration.
- ~ Oui, c'est ça, cessa la faim, la fin du monde, tu vois, je peux faire des jeux de mots et puis quoi?
- ~ Il est l'heure de se quitter. L'atelier se termine et mes autorisations de te revoir aussi.
Est-ce que tu ne resterais pas ici? On peut ajouter un matelas par terre, c'est l'habitude ici.
Une idée à creuser, non?
- ~ La seule chose que j'ai envie de creuser c'est un tunnel pour m'échapper d'ici.
- ~ Pas difficile, je vais te montrer. Tu le vois mon petit furet? Vif comme l'éclair, pour sortir il s'allonge, se tire, se tend. Fais comme lui, prends exemple, ensuite, peut-être tu sauras le suivre!
- ~ Oui, et puis comme dit l'autre, "un tiens vaut mieux que deux tu l'auras" et on est bien avancés avec ça!
Bonne nuit donc!

Texte à plusieurs mains

Il fait beau ça sent pas mauvais. L'air est pur, pas d'odeur, on dirait que ça sent les fleurs, on dirait qu'il y a une bonne odeur de femme.

Naim

Je m'imagine une grosse boule de feu se détachant du soleil qui voyagerait plus vite que la vitesse de la lumière et traverserait toutes les planètes en laissant tomber sur chaque planète une autre boule de feu afin que chaque planète que cette grosse boule de feu traverse les explose une par une et la dernière planète où ce sera la fin de son voyage encore la moitié de la boule partie du soleil s'écrasant sur la terre.

Eric

Et samedi?

Je sais où j'aimerais être samedi.

Me réveiller doucement auprès de ma belle, lui préparer le p'tit déj, et si le cœur lui en dit, piquer une pointe jusqu'à la mer, emplis des souvenirs de la veille.

Je sais où j'aimerais être samedi: partout, sauf ici. Oui, c'est ça, ça ne me dit vraiment rien d'être ici. Car je sais que samedi, j'entendrai: "café, eau, préau".

Jean-Marc

Je ferai de la natation, si je suis encore en vie.

Si je peux, j'essayerai de voyager, si je suis encore vivant.

Ce samedi qui vient, peut-être qu'il y aura l'activité de sept heures à huit heures quinze.

Je participerai à des jeux de UNO, ping-pong ou kicker.

Si je suis encore en vie, je pourrai peut-être réussir ma vie et être honnête. Réussir ma vie au travail, car je suis un bon travailleur, même si je ne sais pas lire. Alors je pourrai aussi apprendre à lire et à écrire, car on peut apprendre quand on est adulte, même si on n'a pas appris quand on était petit.

Adil

Pour samedi, Dieu seul le sait.

Samedi, je serai dans ma cellule, en train de m'ennuyer.

Samedi je téléphonerai à des personnes importantes.

Samedi je ferai des lettres importantes.

Samedi, je prendrai le temps de réfléchir à ce que je dois faire pour la semaine qui arrive.

Christian

Samedi, je serai libre de faire ce que je veux.

Samedi, je ferai le vide dans ma tête car j'en aurai besoin.

Samedi, je serai chez moi, et je n'aurai plus de compte à rendre à la justice.

Frédéric

Samedi, je ne sais pas où je serai.

Samedi, qui sait si il sera un jour, un jour qui rime avec toujours? Samedi, je ne saurai peut-être pas où je suis, qui sait? Ce sera alors peut-être vendredi?

André

Wydaje że można sobie to jakoś zaplanować. Za planowai dni tak żeby wszystko podobnie. Wydaje mi się że inaczej lego nie davady zvbic twzeba by byto sobie to jakoś wyobvaeic. A jak do lego czasa nikt sobie ieszcze nie wyobnazit.

"I think it's impossible to know where to be in the samedi. You make plans all the days, all the weeks, to try to know where to be on the samedi. When you don't know it, you must have special talent to know it."

Pawel

La fin du monde n'est pas arrivée, et moi je continue de l'aimer.
Avant la fin du monde, je dois lui dire ce qui en secret me fait souffrir.
Mais je ne sais comment l'aborder, comment lui conjuguer le verbe aimer.

André

À rire, à pleurer, à se battre, à s'aimer.
Moi je suis toujours perdu, et espère pouvoir un peu mieux rêver.
Me remémorer tous les souvenirs de ma mère.
Mais je pense que la fin du monde se passe simplement à tout petit feu.
Pauvre et triste planète. La moindre des choses serait de lui offrir au moins un jour de fête.

Benjamin

J'aime...

Me sentir accompagné.
Je n'aime pas...
Toucher des nichons.
Mais tu sais ce que je préfère...
Ah si tu étais une femme!
Tu veux vraiment connaître le fond de ma pensée?
C'est pas grave, vous avez des chats.
Et si je te dis que...
Je me sens seul, viendras-tu me reconforter?
Que me réponds-tu?
Non, car tu ne me plais pas du tout.

J'aime...

Le shit et l'herbe.
Je n'aime pas...
Les faux-jetons.
Mais tu sais ce que je préfère...
Que tu sois à côté de moi.
Tu veux connaître le fond de ma pensée?
Quoi, un chat?
Et si je te dis que...
J'aime bien les chats sans plus.
Que me réponds-tu?
Un chat botté!
Je te dis que...
C'est un beau couple.
Puisque c'est ainsi...
Le chat parti, les souris dansent.
Et reste bien perché dans ton arbre!!

Texte à plusieurs mains

Les auteurs

Adil, Jean-Marc, David,
Benjamin, Botwala,
Frédéric, Christian,
André, Majoie, Pawel,
Salumu, Naïm, Marlone,
Michel, Eric, Axel,
Mohammed, Rachel,
Christine DC, Christine
DR, Marie-Rose,
Bernadette, Bénédicte,
Paul, Patrice, Vincent,
Béatrice, Catherine,
Caroline, Claudine.

Sommaire

| | |
|---|----|
| Sima asbl | 4 |
| Genres Pluriels | 8 |
| Maison de retraite Joli Bois (Maison de l'Eveil et de la Santé) | 18 |
| Les Ateliers de l'escargot | 24 |
| Centre de formation 2mille | 32 |
| Bibliothèque de Châtelineau | 40 |
| Les Gnômes à poêle | 50 |
| La Fabrique de mots bleus | 60 |
| Les Femmes Prévoyantes Socialistes de Namur | 68 |
| La Centrale Culturelle Bruxelloise (FGTB) | 78 |
| Club “ Maison de Venise ” (Sanatia) | 80 |



à toutes celles et ceux qui ont participé à la réalisation de ce recueil ;

Clin d'œil particulier à
Pascal Adam et Laurent Daxhelet (SIMA asbl),
Fideline Dujeu (Ateliers de l'Escargot et FPS),
Xavier Dubois (CF2M),
Carmelinda Lo Presti (Bibliothèque de Châtelineau),
Agathe Gosse (La Fabrique de Mots Bleus),
Tatiana Gerkens (Centrale Culturelle Bruxelloise),
Aline Rigaux et Véronique Dubois (L'Autre "lieu" - RAPA asbl),
Isabelle Baldacchino (Maison de retraite Joli Bois),
Jean-Baptiste Simon (Genres Pluriels)
et Caroline Fischer (asbl Sanatia).

Si vous souhaitez plus d'informations concernant le thème de cette campagne ou les activités d'éducation permanente de l'Autre "lieu",
contactez **Aurélie Ehx** au **02/230.62.60**
ou à l'adresse aurelie.autrelieu@edpnet.be

Si vous souhaitez participer à la diffusion de ce recueil ou relayer toute information concernant l'Autre "lieu",
contactez **Laurence Mons** au **02/230.62.60**
ou à l'adresse laurence.autrelieu@edpnet.be

Si vous désirez participer gratuitement aux animations proposées dans le cadre de nos campagnes ou en organiser une dans le cadre de vos activités,
contactez **Christian Marchal** au **02/230.62.60**
ou à l'adresse ch.autrelieu@gmail.com

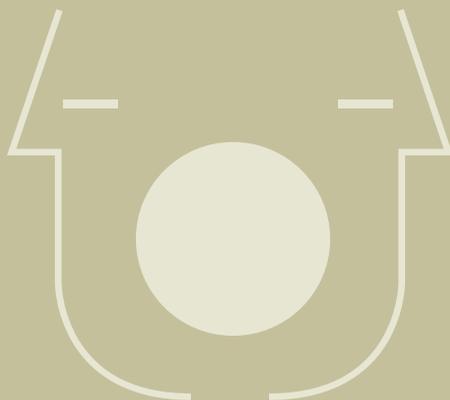
Graphisme et mise en page réalisés
par Pierre Weyrich - www.pietw.com

Une édition de l'Autre "lieu" – RAPA asbl/ 2013

Avec le soutien de la *fédération Wallonie-Bruxelles*



Indifférence



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

l'Autre "lieu"
avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles